Les années Lausannoises (1537-40) de Conrad Gesner

Autor(en): **Olivier, Eugène**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **1 (1951)**

Heft 3

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-77719

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES ANNÉES LAUSANNOISES (1537–40) DE CONRAD GESNER

Par Eugène Olivier

1. L'installation à Lausanne. L'attrait de la nature et les excursions de vacances (369). 2. A l'Académie. Gesner professeur de grec et ses étudiants (387). 3. Relations d'amitié. Le recueil de 1542 (402). 4. Travaux personnels (416).

1. *L'installation à Lausanne*
L'attrait de la nature et les excursions de vacances

A vingt et un ans, en 1537, le jeune Zuricois est étudiant à Bâle. Brusquement, en août, sur la recommandation de son maître et ami paternel Myconius, Messieurs de Berne l'appellent à Lausanne comme professeur de grec à l'Académie qu'ils viennent de fonder[1]. Ce n'est pas, pour Gesner, un échelon banal, gravi après d'autres, dans une ascension aisée et sans heurts; bien plutôt une révolution, un bond en avant inespéré, gage d'un avenir meilleur, après les lents et durs débuts d'une vie dont privations et travail avaient constitué l'essentiel. Il se sent devenu un homme, enfin indépendant des secours d'autrui. Ceux ci ne lui ont pas manqué; si sa famille n'a pu faire que peu de chose pour lui, surtout depuis la mort du père tombé à la bataille de Cappel (1531), ses maîtres ont été généreux, la ville lui a accordé des bourses d'études, il a enseigné à l'école, pour le même salaire de famine que d'autres.

[1] Herminjard, *Correspondance des réformateurs*, IV, No. 655, p. 286. — Dès janvier Berne avait commencé ses recherches; *ibid. IV*, No. 603, p. 166. — Dans le registre du Conseil de Berne, l'appel à Gesner est noté au 18 août 1537; *ibid.* IV, 286, note.

Depuis l'appel de Leurs Excellences, quelle différence! Pour la bien mesurer, il n'a qu'à ranimer le souvenir de la cruelle déception éprouvée l'année précédente. Il avait en effet, en été 1536, espéré être nommé directeur d'un collège en France, mais Zurich, quoique n'ayant rien d'équivalent à lui offrir, y avait mis son veto. D'où, réaction bien naturelle, un découragement qui s'exprime en plaintes amères: nos chanoines me sont hostiles, que ne puis-je quitter cette ville dont les chefs ne me veulent que du mal; je trouverai ma vraie patrie n'importe où le sort me conduira chez des hommes vraiment bons...[2].

Le sentiment de délivrance, d'exaltation, qui le saisit alors, se reconnaît d'emblée et jusqu'à la fin de sa vie, déjà sous l'apparente froideur des formules latines, plus ouvertement lorsqu'il emploie sa langue maternelle. Dès 1543, dans la préface de ses *Sentences* de Stobée, dédiées aux avoyers bernois Jaques de Watteville et J. François Naegeli, où il vante la beauté du pays et l'excellence du gouvernement, il constate qu'il ne demanderait pas mieux que de se trouver encore à Lausanne, où Berne l'avait appelé en le gratifiant d'un généreux salaire[3]. Même note dans les brèves lignes autobiographiques de la *Bibliotheca Universalis*[4]: pendant cette année d'études à Bâle, «statim obtulit se mihi conditio graecas literas profitendi Lausannae ad lacum Lemannum, liberale stipendium largiente magnifico senatu Bernensi». Et vingt ans plus tard, résumant une dernière fois ce passé dans son testament (18. sept. 1564), il marquera toujours de ce même trait net la fin de sa besogneuse adolescence et l'horizon nouveau qui s'ouvre: «bis dass ich erwachsen und mit der Hilf Gottes erstlich zu Lausanne in Saffoy eine gute jährliche Bestellung ghan, die griechische Sprach da zu lehren»[5].

---

[2] HERMINJARD IV P. 79, No. 569, Gesner à Myconius, 3 juillet 1536, Pellican à J. Fries, du 16 juillet. — JOH. HANHART, *Conrad Gesner*, Winterthour, 1824, p. 56.

[3] JO. STOBAEUS, *Sententiae ex thesauris Graecorum collectae,... per C. Gesnerum latinitate donatae...*; 1e éd. Zurich 1543, et dès lors plusieurs autres, 1549, 1550, 1552 (Paris, à la B.C.U. Lausanne), 1559... «Lausannae stipendio vestro liberaliter conductus...».

[4] Fol. 180b; en 1545.

[5] HANHART, 287.

Ce Lausanne où le jeune professeur est si reconnaissant de venir s'installer ne devait pourtant, semble-t-il, présenter que peu d'attraits pour quelqu'un qui avait voyagé — Gesner avait étudié à Strasbourg, à Bourges, à Paris — et participé à la vie de villes comme la Zurich de Zwingli et Bâle avec son université; cités dont l'esprit civique et l'activité politique et littéraire étaient bien supérieurs. Ce n'est pas que les luttes aient manqué à Lausanne; elles avaient au contraire été fréquentes entre citoyens et évêques, et venaient d'aboutir à une reconnaissance étendue des droits de la communauté civile, en même temps que la ville devenait combourgeoise de Berne et de Fribourg. Il sembla à ce moment qu'une autonomie analogue à celle des villes des cantons confédérés fût à la veille d'être obtenue. La conquête du Pays de Vaud par les Bernois au printemps de 1536 renversa complètement ces perspectives. Lausanne, qui avait candidement appuyé l'armée bernoise en lui fournissant un corps de troupes, tombe à la condition d'un modeste chef-lieu de bailliage sujet, pourvu d'un dérisoire simulacre de seigneurie sur quelques villages des environs. Rien ne subsiste du chapitre de Notre Dame, dans lequel on eût pu penser qu'était groupée l'élite cultivée pouvant servir d'exemple et de ferment pour la jeunesse avide d'acquérir une culture supérieure[6]. Le Pays de Vaud est désormais privé de ce qui eût dû être sa tête, une capitale marchant librement à sa destinée. Il n'a même plus de nom, en attendant qu'on s'habitue à voir en lui le pays romand de Messieurs de Berne. Pour Gesner, Lausanne est «en Savoie».

Après la Dispute de religion d'octobre 1536, où fut décidé l'abandon de la confession catholique et le passage à la réformée, il ne subsistait dans le pays aucun centre d'études qui pût attirer un jeune homme ardent au travail. La création de l'Académie va combler cette lacune. Berne s'y voua aussitôt. Elle fournira au pays un corps de pasteurs instruits et créera à la Cité un foyer

---

[6] L'abbé E. Dupraz, *La cathédrale de Lausanne*, 1906, 245, remarque qu'à Genève le règlement exigeait, de chaque candidat à un poste de chanoine, en plus de la descendance légitime d'une famille noble, un grade en droit, en théologie ou en médecine. Il n'en allait pas de même à Lausanne. En fait, pourtant, bon nombre des membres du chapitre étaient gradués. Voir Max. Reymond, *Les dignitaires de l'église Notre Dame de Lausanne*, 1912.

de lumière où le pays trouvera ce qu'il avait perdu avant même de le posséder vraiment, l'aliment dont son âme avait besoin pour vivre. Vingt ans plus tard, l'Académie, première en date de langue française et de confession réformée, comptait plus de sept cents élèves astreints aux examens, un millier peut-être avec ceux qui n'étaient pas obligés de passer par ces épreuves.

Encore faut-il relever que si, d'emblée, Lausanne a des libraires, elle ne possède encore aucune bibliothèque à l'usage des maîtres et des étudiants et devra attendre longtemps l'établissement stable d'une imprimerie; à quoi Messieurs de Berne feront obstacle de leur mieux. Encore une sérieuse infériorité vis à vis de Genève, de Bâle, de Zurich[7].

Ces données sommaires permettent de se faire une idée du cadre où Gesner va vivre trois ans. Fervent réformé lui même, il est assuré de trouver à Lausanne, sinon toutes les ressources dont il eût voulu disposer pour ses recherches, du moins une atmosphère sympathique, l'élan naturel aux œuvres qui viennent de naître, des collègues visant à un même idéal. Les grandes lignes de son séjour lausannois ont été tracées par lui même et précisées dès lors par ses biographes, Simler, Schmiedel, Hanhart[8]; ce qui a été publié de ses Lettres y apporte quelques compléments[9]. Enfin et

---

[7] C'est en 1548 que Berne procéda à la création de la bibliothèque par un don de 3000 livres; à partir de 1553 une annuité de 100 florins devait lui permettre, sinon de beaucoup s'accroître, du moins de se maintenir. — Quant aux débuts de l'imprimerie à Lausanne, ils sont exposés par Aug. Bernus, *L'imprimerie à Lausanne et à Morges jusqu'à la fin du 16e siècle*, Laus. 1904, avec ill.; et par Mgr. Marius Besson, *L'Eglise et l'imprimerie dans les anciens diocèses de Lausanne et de Genève jusqu'en 1525*, 2 vol., Genève 1937/38, ill.

C'est à Genève que MM. de Berne durent recourir pour imprimer les placards invitant à la Dispute de Lausanne de 1536 et les Dix thèses qui devaient y être discutées.

[8] Gesner, *Bibliotheca Universalis*, Zurich 1545, f. 179b—183a; Josias Simler, *Vita... Gesneri*, Zurich 1566; Cas. Chr. Schmiedel, *C. Gesneri... Opera Botanica*, Nuremberg, I, 1761; Hanhart, *op. cit.* — Pour éviter d'alourdir inutilement notre exposé par des notes, nous ne relèverons de ces sources que les références se rapportant à des points particuliers ou peu connus.

[9] *Epistolarum medicinalium libri tres*, Zurich 1577. — *Liber quartus*, dans Hanhart, p. 297—355.

surtout, les historiens de notre réformation vaudoise et de l'Académie ont apporté nombre de renseignements importants et de retouches de détail au tableau de fond[10]. Ce qu'on regrette le plus est que presque tout ce qu'on a pu jusqu'à maintenant reconstituer des débuts de l'Académie s'étoffe surtout un peu plus tard, sans qu'on puisse être assuré qu'il en allait déjà de même entre 1537 et 1540. C'est ainsi qu'il n'existe aucune liste d'étudiants pour ces années; le traitement du professeur de grec n'est exactement connu que depuis 1540; le programme de ses leçons n'est officiellement fixé qu'en 1547; le nom du professeur d'hébreu de 1537 n'est pas conservé. Ces lacunes dûment constatées, il reste pourtant possible, dans une certaine mesure, de voir le jeune professeur vaquer à ses cours, se faire des amis parmi ses collègues, vivre de sa vie de famille et puiser du réconfort dans ses travaux personnels.

* * *

En plus de la jouissance d'une maison, le traitement du professeur de grec comportait 200 florins en argent, 2 muids de froment et 2 chars de vin[11]. Il correspondait de près à celui d'un ministre et peut, si nous acceptons les équivalences proposées par les éditeurs de Vuilleumier[12], s'estimer à quelque 5000 Fr. en monnaie, 1000 pour le blé et 1200 pour le vin, à quoi s'ajoutent environ 500 Fr. pour le loyer; en tout environ 8000 Fr., valeur de 1925, et qui déjà aujourd'hui vaudraient bien davantage. Il n'est pas éton-

---

[10] Pour les relations de Gesner avec Lausanne et l'Académie, v. HERMINJARD, *Correspondance des réformateurs*, vol. 4—9, aux Index; H. VUILLEUMIER, *Histoire de l'Eglise réformée du Pays de Vaud*, I (1927), p. 394—427, où l'on trouvera les références désirables; H. MEYLAN, *La Haute Ecole de Lausanne* 1537—1937 (1937); L. JUNOD et H. MEYLAN, *L'Académie de Lausanne au 16e siècle* (1947). — *L'Album studiosorum Academiae Lausannensis*, 1537—1837, dont L. Junod a entrepris la publication, n'a vu jusqu'ici paraître que le vol. II (1937), débutant en 1602.

[11] Nous ne l'apprenons qu'au moment de la nomination du successeur de Gesner, en octobre 1540; mais sans doute il ne fut alors rien changé aux conditions primitives. HERMINJARD VI, 340; VUILLEUMIER I 400; H. MEYLAN 1937, 17.

[12] I 274.

nant qu'en comparant ces conditions à celles qu'il avait connues jusqu'alors, la bourse de l'étudiant indigent ou le maigre salaire du maître d'école, Gesner se fût d'un jour à l'autre senti maître d'un Pactole.

Les conditions de son bonheur semblent encore plus complètes lorsque nous songeons qu'il est marié. Il s'y était brusquement décidé au printemps 1535, avant même d'avoir vingt ans et n'étant encore qu'un étudiant entretenu par une bourse de la ville. Surpris lui-même de ce coup de tête inconsidéré, il ne lui fut pas facile de mettre ses connaissances au courant; se bornant d'abord à faire l'éloge de l'élue, jeune, modeste, chaste, ravissante, écrit-il à son ami paternel H. Nüscheler — auquel, du même coup, il est forcé d'emprunter quatre écus d'or...[13]. L'aveu, trois mois plus tard, au maître, bienfaiteur et ami Myconius, fut encore plus laborieux et accompagné de réserves[14]; Gesner sent que des essais de justification ne sauraient avoir grand poids; il se borne à plaider l'impulsion irréfléchie, irrésistible. Qui sait, se demande-t-il, s'il ne connaîtra pas le sort de Socrate? Ce qui ne pourrait lui être que très profitable... L'avenir lui permit de mesurer à loisir ce que cette prévision avait de fondé; mais que lui importait alors, dans le feu de son juvénile amour! Il apprendra, autant que cela transparaît dans les passages de ses lettres où il est question d'elle, qu'elle n'avait ni tête, ni cœur, ni santé. Elle se révéla incapable, non seulement de s'intéresser aux travaux de son mari, mais même de tenir leur modeste ménage. En avançant en âge, dame Gesner devint de plus en plus fantasque, revêche, sujette à des «spasmes»; elle souffrait de varices accompagnées d'ulcères et se montrait peu disposée à se plier aux traitements proposés par son mari[15].

Qui était-elle au juste[16]? C'est à peine si on sait d'elle autre

---

[13] HANHART 44ss.; de Baden, 24 mars 1535.

[14] HANHART, 46ss.; de Zurich, 30 juin.

[15] Les quelques mentions tardives dans les lettres de Gesner la montrent toujours invalide, hors d'état de jouer son rôle de ménagère; *Epist.* I, 16a; III 85a et b; *Epist. ad Bauhinum*, 96 (HANHART 68).

[16] Les renseignements qui suivent résument les recherches que les Archives d'état du canton de Zurich ont eu la grande obligeance d'entreprendre à ma demande: lettres du Dr. Hauser des 16 et 23 déc. 1950, 8 janv.

chose que son nom, Barbara Singysen (Singeisen), et la date du mariage dans le registre de l'état civil, 4 mai 1535. Comme la lettre citée plus haut, de la main même de l'heureux époux, datée de Baden le 24 mars, en parle comme d'un fait déjà accompli, on retiendra la saison plutôt qu'un jour précis; en même temps on inclinera à penser que Barbara appartenait à une famille argovienne, le nom Singysen étant attesté dans ce canton[17]. Le mystère qui enveloppe sa personne se complique encore par la suite, car si Barbara Singysen est nommée par son mari dans un testament qu'il fit en 1552, on retrouve sa veuve en 1579 sous le nom de Barbara Bantli.

* * *

Les professeurs à l'Académie nouveau-née n'étaient pas nombreux; Berne en voulait quatre, deux pour la théologie (Ancien et Nouveau Testament), un pour l'hébreu, un pour le grec; mais d'emblée se contenta de trois, lorsque Caroli, désigné pour le poste de premier pasteur et professeur de l'Ancien Testament, fut destitué en juin 1537, avant même d'être entré en fonctions. Viret,

---

1951. Elles établissent que le nom Singer (Singerin) attribué par quelques biographes modernes de Gesner à son épouse, n'est pas exact, mais le produit d'une mauvaise lecture. Quant au doublet Singysen-Bantli, je ne crois pas qu'il suffise à étayer l'hypothèse d'un second mariage de Gesner. Celui-ci serait en tout cas postérieur à 1552 et ainsi ne concernerait point la période lausannoise. Il n'en est jamais question dans la correspondance de Gesner ou de ses contemporains; le décès de Barbara Singysen n'est pas enregistré jusqu'en 1574 (où commence une lacune dans le registre); enfin, l'on sait combien les noms pouvaient alors varier et combien les noms multiples et les «alias» étaient fréquents.

[17] Voir DHBS VI, 197, Singeisen. — Je m'étais demandé si Singeisen avait un rapport avec *Glüheisen*, le *ferrum candens* (cautère) des chirurgiens — «sengen» = brûler —; et ferait supposer un de ces artistes comme tête de la famille, au temps où les noms propres se formaient. D'après les recherches des Archives d'Etat de Zurich, ce n'est pas le cas. Le nom aura été à l'origine un des sobriquets par lesquels les apprentis d'un métier étaient désignés, et qu'ils conservaient souvent en passant compagnons: celui qui fait chanter le fer en le martelant. Voir les travaux d'Adolf Socin, Friedrich Hegi, Alfred Götze, Guntram Saladin (lettre du Dr. Hauser du 3 janvier 1951).

auquel on recourait sans scrupule pour le charger de nouvelles besognes alors qu'il était déjà surchargé, accepta de prendre sur lui toute la théologie. Il commença son enseignement en 1537, on ne sait au juste quand. Pour la chaire d'hébreu, un premier titulaire, un «docteur», officia dès juillet, sans que son nom ait été conservé; dès septembre 1538 Imbert Pacolet, un réfugié du midi de la France, lui succéda. Tels furent les collègues avec lesquels Gesner constitua pendant trois ans le trio professoral académique.

LL. EE. n'eurent pas de peine à fournir à leurs professeurs le logement qui faisait partie de leur rénumération. Viret était déjà logé, par la ville, à titre de ministre; l'hébraïsant et l'helléniste reçurent chacun une des maisons de chanoines que Berne s'était attribuées pour sa part des biens de l'Eglise dépossédée par la Réformation. Elles étaient contiguës, situées à la Cité, au pied de la cathédrale, comme le dit la lettre même que le Conseil de Berne adresse le 30 octobre 1540 au bailli de Lausanne[18]: «Le professeur d'hébreu aura son logis dans la maison de François Gindron, à coté de l'église et de la maison de Fabri; le professeur de grec dans la maison de Fabri, qu'il a occupée jusqu'ici; et comme le professeur actuel a pris congé»... Le professeur d'hébreu est Pacolet; celui de grec qui vient de se retirer après avoir occupé trois ans la maison Fabri, est Gesner; «l'église» est la cathédrale.

Les maisons capitulaires, devenues bernoises, se trouvaient disséminées un peu partout à la Cité, tantôt isolées, tantôt groupées, tantôt mêlées à d'autres immeubles, près de la cathédrale ou au contraire plus ou moins loin. Même la précision «à côté de l'église» n'eût, à elle seule, pas suffi à faire voir avec quelque exactitude où Gesner vivait. Voici qui va aider à fixer ce point[19]: «La cinquiesme maison ‚capitulaire' est icy auprès et contiguë à la

[18] Herminjard VI, No. 905, p. 342. — Sur François Gindron, v. plus loin, p. 378.

[19] Grosse Claude Prélaz, notaire, 1545, Arch. comm. Lausanne C. 246, Reconnaissances en faveur de MM. de Berne; fol. VI. — Je dois au professeur H. Meylan le texte ici reproduit, ainsi que les autres documents Prélaz sur les maisons capitulaires de ce groupe, Nos. 2 à 6. — On remarquera que l'énumération des confins de la maison Fabri ne peut être exacte, puisque deux sont attribués à vent et aucun à l'occident. Je pense que le confin final devrait se lire devers l'occident, au lieu de devers vent.

maison sus limitée, avecq ses appartenances contiguës, places, curtil, establerie adjacent à ladite maison, ensemble ung puis ou soit une fontanne, et en laquelle se tenoit messire Pierre Fabri, chanœnne; jouxte la maison dessus limictée laquelle tenoit messire Jehan de Gumens devers le vent; la charrière publique tendant en Couvaloup devers l'orient, et une aultre charrière publique auprès du chasteau de Menthon avecq une aultre maison capitulaire laquelle tenoit messire Jehan Grand, chanœnne, devers bize; et la dicte maison en partie devers le vent».

Voilà donc la maison Fabri, contiguë non seulement à celle de l'ex prêtre François Gindron, mais à deux maisons capitulaires, Goumœns et Grand, et les reconnaissances du commissaire Prelaz pour ce groupe, de la deuxième à la sixième maison selon sa numérotation, montrent qu'elles formaient un îlôt compact de cinq maisons, avec leurs dépendances de toutes sortes, places, jardins, étables, puits ou fontaine, pressoir. Leurs précédents maîtres, tous chanoines, sont assez connus par la place qu'ils ont occupée dans le chapitre. Deux d'entre eux sont restés à Lausanne après l'introduction de la Réforme, François des Vernets qui la refusa, Amé Ravier qui l'accepta. Ravier, lausannois d'origine, frère du médecin patriote Benoit Ravier, s'installa dans une maison qu'il possédait en Bourg; il continuera à se livrer à sa passion des spéculations immobilières, passion qui semble avoir été malheureuse; il laissera deux enfants naturels et le règlement de sa succession — il meurt en 1555 — fut des plus laborieux. Tandis que le vénérable messire François des Vernets (de Vernetis, et non de Verneto, famille attestée au 15^{e} siècle à Lausanne), venu du Faucigny, avait été l'un des familiers des deux derniers évêques de Lausanne; il avait cumulé deux postes de chapelain avec quatre de curé, fut un temps official de l'évêque, vicaire général, cellérier du chapitre à plusieurs reprises, sous chantre. C'était un homme de culture étendue, comme le montre la liste des ouvrages de sa bibliothèque[20]. Il vécut une dizaine d'années encore après 1536, en sorte que Gesner et lui, proches voisins, ne purent manquer de se rencontrer

[20] Les Archives cantonales vaudoises en possèdent deux listes, l'une de 1515, l'autre de 1529; C IV, 494bis. Il s'y trouvait même quelques ouvrages de médecine, un régime contre épidémie, les vertus des eaux et des herbes, etc.

bien des fois. Quant aux chanoines Jean de Goumoëns († 1566), Jean Grand († 1549) et Pierre Fabri, ils quittèrent Lausanne en 1537, fidèles à la foi catholique. Pierre Fabri, ou Favre, alias Gottofrey, d'une famille d'Echallens qui devint souche de l'importante lignée des Favre genevois, docteur en droits, avait, sur l'invitation de Berne, fonctionné comme l'un des quatre présidents de la Dispute d'octobre 1536. Réfugié à Evian avec presque tout le chapitre, il mourut à Annecy en 1542[21].

Des anciens propriétaires de ce groupe de maisons ecclésiastiques, reste à caractériser le seul qui ne fût pas chanoine, François Gindron[22]. Prêtre attaché au service de la cathédrale, il accepta la Réforme et conserva sa prébende; bientôt il se créa un foyer en épousant noble Hélène Aigroz, qui avait embrassé la foi nouvelle après avoir été l'une des religieuses du couvent de Bellevaux[23]. Nommé d'abord receveur des biens du chapitre, Gindron prendra vite une part active à la vie de la ville; en 1541 il est élu banneret de la Cité, à quoi les magistrats commencèrent par faire opposition, à cause de «sa première conversation de prêtrise»; en 1543, il entre au Conseil. Mais c'est surtout au culte qu'il apportera sa précieuse contribution, sous la forme de la musique composée pour les Psaumes d'abord, et ensuite pour des «Proverbes..., mis en cantiques et rime françoise». Il n'en reste malheureusement presque rien; des mentions éparses dans des lettres ou les registres des conseils contemporains, une description sommaire dans le catalogue d'un bibliophile — mais les exemplaires eux mêmes sont

---

[21] Sur ces personnages, v. M. Reymond, *Dignitaires*, à leurs noms; sur Fabri, en outre, A. Piaget, *Les Actes de la Dispute de Lausanne*, 1536, Neuchâtel 1928, à l'Index.

[22] Ou Gendron. V. Ernest Chavannes, *Extraits des Manuaux du Conseil de Lausanne*, MDR 36 (1882), 201, 261, 264, 265, 332; 2e série I (1887), 93; Herminjard, IV, 233, 234; VI, 342; Bernus, *L'imprimerie à Lausanne*, 13s.; H. Vuilleumier, I 198, 337, 338, 491s.

[23] La date du mariage n'est pas connue; il a dû suivre de peu la Réformation, car Gindron reçut 150 florins de la ville en compensation des droits que sa femme avait sur le monastère (Chavannes XXXVI, 265). Les bernardines de Bellevaux furent d'abord laissées en paix dans leur couvent, puis pourvues en ville d'un logement commode et vêtues de neuf après avoir déposé le costume ecclésiastique (Vuilleumier I 198).

devenus introuvables. Du moins savons-nous que c'est sur la musique de Gindron que pendant une dizaine d'années à partir de 1542 on a chanté les psaumes dans les églises de Lausanne. Viret, écrivant à Calvin le 21 juillet 1542, compare les mélodies de Gindron à celles en usage à Strasbourg et à Genève, et déclare les lausannoises «beaucoup plus faciles et plus agréables *(suaviores)*». Peut être ne se servait on alors que de copies manuscrites; mais le volume que Mathias Apiarius devait imprimer à Berne en 1552 a, lui aussi, disparu[24].

Que Gindron a continué à habiter la Cité est attesté lors de sa nomination au poste de banneret, puis de conseiller. Il n'est pas impossible qu'il soit resté dans son ancienne demeure, même alors qu'elle logeait le professeur d'hébreu, car certaines de ces maisons d'ecclésiastiques pouvaient accueillir plus d'un ménage. Nous ne pouvons que laisser dans le doute les relations possibles qu'un voisinage aussi proche aurait pu justifier entre Gesner et Gindron.

Prenons maintenant l'ensemble des six maisons du groupe et des confins énumérés à leur sujet, et l'emplacement va se trouver assez nettement donné: il est compris entre la charrière de Couvaloup à l'est, et à l'ouest, «le cimetière et la charrière publique derrière la grande église». Il n'est ainsi séparé du chœur de la cathédrale que par une rue. Le cimetière est celui de la cathédrale, distinct d'autres qui se trouvent tout près, vers le sud, celui du Grand Hôpital, ceux des églises Saint-Paul et Saint-Etienne; tous disparus, comme ces deux églises, tandis que l'hôpital, entièrement reconstruit au 18e siècle et logeant aujourd'hui le Collège scientifique, occupe toujours son emplacement primitif, au haut des Degrés de la grande Roche. Il ne semble ainsi pas possible de placer les cinq maisons capitulaires et celle de François Gindron ailleurs que devant le chevet même de la cathédrale. Le plan

---

[24] Le dernier en date des ouvrages auxquels Gindron a collaboré, *Les Proverbes de Salomon, ensemble l'Ecclésiaste, mis en cantiques et en rime françoise, selon la vérité hébraïque, par A.-D. du Plessis; mis en musique par F. Gindron*, petit in 8° de 100 feuillets, imprimé en 1556, constitue les prémices de l'activité à Lausanne de l'imprimeur Jean Rivery. — Sur les ennuis que sa publication valut à Rivery de la part de Berne, et qui trois ans plus tard lui firent regagner Genève, v. Bernus, l. c.

Platzhalter

Platzhalter

andres, alimentant des biefs qui font tourner trois moulins. La «charrière» de Couvaloup coupe en biais la pente et aboutit à un pont rustique de madriers à quelques centaines de pas en amont du château de Menthon; à part quoi les moulins de cette région ne sont pas aisément abordables par des véhicules. Un quart d'heure de promenade pouvait amener Gesner de chez lui à la forêt de Sauvabelin, capitulaire autrefois, bientôt propriété de la ville, et au belvédère que nous appelons aujourd'hui le Signal. On ne doutera guère que, tout myope qu'il était, Gesner, amoureux des beaux spectacles naturels, n'y soit souvent monté, et qu'il ait écouté avec ravissement les rossignols chanter à Sauvabelin et dans les vallons du Flon et de la Louve[26].

Tout ce qui était nature, proche de la maison de Gesner, a dès lors complètement changé. Le ruisseau, enfoui sous des mètres de remblai, est invisible de bien plus haut déjà et jusqu'au lac; disparus les moulins, les jardins, les prairies et leurs arbres. A la place de sentes capricieuses, des artères à chaussée impeccable; à la place de verdure, les façades de hautes maisons impersonnelles; évanoui le château de Menthon, tandis qu'un peu en aval le Pont Bessières franchit le ravin d'un seul élan. Vers l'orient, au lieu du profil aérien des Alpes Vaudoises, l'œil ne rencontre plus qu'un bataillon massif de mornes immeubles. Il ne subsiste plus de la nature que des traces. Quand le jeune professeur prit possession de sa maison, il n'en allait pas de même. Il se trouvait au contraire placé entre deux appels, auxquels il était également sensible et qui devaient le solliciter avec une force égale: d'une part celui de la foi, du savoir, des livres, la cathédrale, la Cité, l'Académie; de l'autre, celui de l'air libre, de la nature, des plantes, des explorations. La mai-

[26] Une vingtaine d'années après Gesner, est à Lausanne pendant deux ans, comme directeur de la maison des Douze Ecoliers de Messieurs de Berne, le jeune mathématicien Jean Tagault, fils du médecin de Paris qui porte le même nom. Il meurt à Genève en 1560 déjà. Il dédia à son collègue Bèze un poème latin, *Philomela*, sur les rossignols qu'il entend en gravissant le matin la colline de Sauvabelin ou en se promenant dans les bosquets du Flon ou de la Louve. Où sont aujourd'hui ces chanteurs ailés? Il y en avait encore, de rares, au début du vingtième siècle. — V. Aug. Bernus, *Théodore de Bèze à Lausanne*, 1900, p. 90; Marcel Raymond, *Jean Tagaut*, Revue du 16e s., 1925, p. 98—120.

son de Couvaloup est au point de contact de ces deux mondes, nullement contradictoires aux yeux de Gesner, au contraire complémentaires. C'est le nid le mieux adapté à ses vœux qu'il eût pu souhaiter.

* * *

C'est déjà beaucoup qu'une maison soit heureusement située. Encore faut-il qu'elle soit accueillante et commode à ses maîtres.

Voici ce qu'on dira dix ans plus tard le successeur de Gesner, Jean Ribit, attestant que même les maisons qui ont l'honneur d'abriter chanoines ou professeurs sont sujettes aux dégradations de l'âge; il s'adresse à un magistrat bernois[27]: «...Humblement vous vouldroy prier que fust vostre bon plaisir... faire rapport à nos tresredoubtez et magnifiques Seigneur touchant la maison, pour laquelle visiter prinstes tant de peine, qu'il plaise à Messeigneurs faire faire le plus necessaire, selon vostre jugement et devisement duquel vous souvient encores comme je pense, et aussi Nicolas[28] sçait comment elle est mal bastie, principalement auprès du puis où il y a dangier qu'elle ne tombe du tout; toutesfoys que le bastiment ne cousteroit pas beaucoup, ung peu de chaulx; item l'estable, principalement le descus, pour mettre quelque peu de foin, de quoy ne me puis passer, ayant bestes pour entretenir mes petiz enfans».

Que devint la maison par la suite, nous ne savons. Pas même si le successeur de Ribit dans la chaire de grec l'habita. C'était Bèze, sous l'impulsion duquel la Haute Ecole de Lausanne prit en peu d'années un magnifique développement. Mais Ribit à ce moment (1549) ne quitta pas l'Académie; il passa seulement du grec à la théologie. Le plus vraisemblable est ainsi que lui même resta où il était, jusqu'à son départ en 1558, et que Berne assigna à Bèze un autre des nombreux logis autrefois capitulaires dont elle pouvait disposer[29].

* * *

[27] De Lausanne, 1549; H. Meylan, 1947, 50s.

[28] Probablement Nicolas Zurkinden (1506—88), trésorier romand en 1547, trésorier allemand en 1551; note H. Meylan.

[29] Bernus, *Bèze à Lausanne*, 27.

La preuve que Gesner a utilisé au maximum les possibilités d'études livresques de ses années de Lausanne, nous verrons plus loin comment les ouvrages qu'il a composés alors l'apportent. Ce que nous avons dit de l'attrait que la nature a dû exercer sur lui est-il aussi solidement fondé? Le très exigeant — à juste titre — Herminjard a estimé devoir demander des preuves à cet égard[30]. Hanhart dit bien[31] qu'à Lausanne Gesner recueillit toutes les plantes de la région, distinguant la zone froide du Jorat, la tempérée au niveau de la ville, la chaude au bord du lac, et indique comme source une lettre à Gwalter, de juin 1539. Mais n'est-ce pas un peu sommaire? Et ce que Hanhart ajoute, que Gesner nageait loin dans le lac pour recueillir des plantes aquatiques, et qu'il emprunte au doyen Bridel, n'est pas valable pour Lausanne et le Léman, étant pris à des lettres de Gesner de 1563 et se plaçant à Zurich[32]. La demande d'Herminjard est ainsi justifiée; c'est aux œuvres même de Gesner qu'il faut emprunter les preuves de ses excursions scientifiques autour de notre ville ou plus loin, dans ce qu'il appelle la Savoie et qui comprend aussi le Pays de Vaud, ou jusque dans le Valais; car plus tard il n'est pas revenu en pays romand.

D'autre part, avant Hanhart, le premier biographe de Gesner, Josias Simler, déclare déjà expressément qu'au cours de son séjour à Lausanne Gesner parcourut à plusieurs reprises les montagnes de la Savoie pour y chercher des plantes[33]. Or Simler, quoique d'une quinzaine d'années plus jeune que Gesner, était de ses intimes; ce n'est pas un fantaisiste à l'imagination débridée, mais un théologien strict, un juriste et historien qui pèse ses mots et redoute les amplifications. Celle-ci n'aurait d'ailleurs pas d'intérêt si elle était inventée; elle n'ajouterait aucun trait nouveau au portrait

[30] Vol. V, No. 797, note 8.

[31] P. 73. Ce passage est pris par Hanhart à la même lettre dont Herminjard publie une partie sous le No. 797 cité à la note précédente.

[32] Gesneri *Epistolae*, I, p. 27b, 26 juin; *Epist. ad Bauhinum* p. 118, 11 juillet. Pourtant, peu auparavant, il écrivait à Joh. Kentmann: corpus si meum videres, imaginem mortis videres; 25 mars 1563, Epist. IV, No. 15, post scriptum.

[33] P. 14b et 15a; nam et Lausannae cum esset, saepe herbarum gratia montes Sabaudiae pererrabat.

du modèle; ce que Simler rapporte n'est de toute évidence que l'écho condensé en une ligne des récits souvent entendus de la bouche même de son ami. Gesner n'a-t-il pas conté comment, dès sa petite enfance, l'amour des plantes et des fleurs fut éveillé et cultivé en lui par son grand-oncle Johannes Frick? Il ne lui avait pas appris seulement noms, caractères et vertus des plantes de son jardin, mais de celles des champs, que le garçon allait chercher sur son ordre, car le vieillard ne se déplaçait plus volontiers. Et Gesner continue, dans cette même dédicace écrite à Lausanne[34], «Depuis bientôt quatre ans, en plus des livres que j'ai étudiés et qui traitent des plantes, j'ai fait des excursions, petites ou grandes, en compagnie d'hommes de nations diverses, versés dans cette connaissance; j'ai gravi les monts les plus élevés, pour y trouver des plantes encore inconnues et les signaler aux étudiants». Voilà qui ne laisse place à nul doute, et qui se trouverait confirmé, si le besoin était, par le commentaire[35] que Gesner donne d'un autre de ses écrits lausannois, *Historia plantarum*, parue en 1541: c'est un manuel destiné aux candidats en médecine, «cum inspectionis plantarum causa rusticantur»; lui-même a, le premier, «rustiqué» assidûment pendant ses années lausannoises, couru les campagnes par monts et par vaux.

Des attestations aussi bien datées et aussi nettes suffisent à apaiser tous les scrupules. Il n'en reste pas moins intéressant de tenter d'obtenir des précisions moins générales, plus conformes à ce que postulait la rigoureuse exigence d'Herminjard. Un obstacle capital s'oppose à la réalisation intégrale de ce vœu: les notes originales de Gesner sur ses recherches botaniques, celles où sont relevés les points de provenance des plantes de son herbier, n'ont jamais été publiées. Deux siècles vont passer avant que Schmiedel trie ce qui, des manuscrits, dessins et gravures, avait échappé à la destruction et dont il constitue les deux volumes infolio des *Gesneri Opera botanica;* mais toutes les indications de provenance ont disparu du texte imprimé et des figures. Dans cet immense

---

[34] *Catalogus plantarum*; imprimé en 1542, écrit avant août 1540, dit Gesner dans sa dédicace de l'*Historia plantarum.*

[35] *Biblioth. Univ.* 181a.

matériel je n'ai relevé comme objet se rattachant au point particulier qui nous intéresse ici, qu'un *Daphnoïdes verum, vel Laureola circa Lemanum lacum*[36]; un témoin des herborisations lémaniques.

Second témoignage: dans son traité *De lacte et operibus lactariis*[37], p. 49 a et b, Gesner mentionne une espèce de saxifrage qui pousse à la montagne, à l'ombelle pourprée (tandis que l'espèce champêtre est blanche); «les habitants des montagnes du Chablais la nomment ‚Cettau', si je me souviens bien[38]. Ils l'emploient pour cailler le lait et affirment que celui-ci en reçoit meilleur goût». Preuve que Gesner, en son temps de Lausanne, a couru les monts du côté de la Dent d'Oche, ne se bornant pas à rapporter sa moisson de plantes mais entrant en contact avec les habitants, s'informant de leurs habitudes et notant certains termes de leur dialecte.

---

[36] A la fin du vol. II, dans le morceau muni d'une pagination séparée *(C. G. Historiae plantarum Centuria prima)*, p. 7s., No. 9, avec la fig. planche VI, A en fleurs, B fruits.

[37] Gesner lui même en place la publication en 1543 et les bibliographes l'ont en général suivi. N'y a-t-il pas là un lapsus calami? Ce ne serait pas, loin de là, la seule erreur de date de la lettre à Turner. L'imprimeur Froschouer n'a pas mis de date au titre, et la dédicace à Jacob Avienus est de Zurich, juin 1541. Date parfaitement plausible et à laquelle il semble qu'on puisse se tenir. — Cette dédicace, pour le dire en passant, donne, comme me l'a fait voir M. Charles Roth le 6 nov. 1942, la solution d'un petit problème touchant Avienus, sur lequel deux savants écrivains d'aujourd'hui ont exprimé des vues opposées; v. Albert Büchi, *Glareans Schüler in Paris* (1517—1522), dans *Aus Geschichte und Kunst, Zweiunddreissig Aufsätze Robert Durrer dargeboten*, Stans 1928, p. 392; et Georg Thürer, *Kultur des alten Landes Glarus*, Glaris 1936, p. 45, n. 46. Le Jacobus Avienus auquel Gesner dédie son livre est bien Jacob Vogel, le futur Landvogt de Glaris; cf. DHBS VII, p. 161, et déjà Hanhart, 90, note.

[38] Ni le *Dictionnaire savoyard*, de Constantin et Désormaux (1902), ni la *Flore populaire de la Savoie*, de Constantin (1908), ne connaissent cettau. — Comme cette plante sert de présure, que le latin du moyen âge nomme *acetum*, je me suis demandé s'il pouvait y avoir quelque rapport entre (a)cetum et cettau?? Les philologues consultés l'ont nié de façon catégorique. Je n'apporte donc pas, en relevant ce mot, une contribution originale de Gesner à la linguistique. Notre patois et français romand a tiré *azi* de acetum; de là vient aussi l'allemand *Essig*.

Troisième exemple, le voyage à Louèche au cours des vacances de l'été 1539, où les Gesner passent près de trois semaines[39]; séjour qui valut à la Gemmi de figurer parmi les lieux où Gesner a herborisé[40].

Et en voici encore un. On sait les expéditions de Gesner au Pilate, dont il a décrit celle de 1555, mais où il avait déjà été vers 1550 et où il retournera en 1556[41]. Il y mentionne, à propos du lac du Pilate, sur lequel couraient les plus curieuses légendes, une excursion qu'il a faite au cours de ses années lausannoises. En voici la traduction française, telle que la donne le doyen Bridel[42]: «Je me rappelle avoir vu un pareil lac sur une haute montagne de Savoie, au pays de Faucigny, derrière la ville de Cluse; mais il n'avait donné lieu à aucune superstition; il est à peu près rond, très petit, et d'une telle profondeur qu'on assure qu'elle égale la hauteur de la montagne. On me dit qu'un bœuf y étant tombé autrefois, on retrouva la tête et les cornes dans une source qui est au pied de cette montagne, près de Cluse»[43].

---

[39] *De balneis*, Venise 1553, p. 295b. La cure était probablement destinée avant tout à Madame Gesner.

[40] SCHMIEDEL, I, p. XXXVIII.

[41] *Descriptio Montis Fracti, 1555.* — Cf. les notes de SCHMIEDEL, I, p. XI et XII, notes z et a, et p. XX, note x, d'après Gesner, *Epist.* l. III 139a, du 11 février 1557.

[42] *Conservateur Suisse*, éd. 1855, vol. IV, p. 104. Avec note du doyen, p. 124: «Ce lac s'appelle lac de Flaine»; etc. Cf. Hanhart 182, où Cluses est devenue Clias. L'original parle de Clusa, in Sabaudia, in regione Bodiontiorum — peuplade dont on ignore complètement l'habitat. Cluses est en Haute Savoie, vallée de l'Arve, entre Bonneville (Bodiontii??) et Sallanches.

Peut-être Gesner fut-il attiré vers le Faucigny, la région montagneuse de la rive droite de l'Arve, par son ami Ribit, dont nous ferons la connaissance plus loin, qui était de ce pays, où il avait commencé ses études à La Roche, près de Bonneville.

[43] Horace-Bénédict de Saussure visita la région en 1764; le lac de Flaine et son cadre lui firent une profonde impression: au fond d'un entonnoir de hauts monts, un petit plateau couvert de riches herbages; d'un petit bois sort un ruisseau qui vient se perdre dans le lac sans issue visible; une ou deux habitations rustiques, un troupeau pâturant paisiblement. «Si les fées ont jamais régné sur ces montagnes, sans doute l'une d'elles qui avait quelque pente à une douce mélancolie s'était formé cette romantique retraite...».

Voilà donc, sous la plume de Gesner, quatre occasions, où il note des expéditions faites au cours de ses années de Lausanne. Il n'en parle point comme d'évènements extraordinaires; elles sont au contraire mentionnées en passant, lorsque l'occasion se présente et sans se parer en rien d'un caractère exceptionnel; souvenirs tout simples pris entre des centaines, comme le montreraient sans doute ses notes botaniques perdues. Et maintenant que voilà, dans la mesure aujourd'hui possible, offerte la preuve demandée, celle par les faits concrets et datés, on se demande si elle était vraiment nécessaire? Je ne le pense pas. Comment ne pas se souvenir des pages où Gesner a épanché son amour pour les plantes, né et cultivé dès l'enfance, et pour les Alpes! Deux fois au moins il nous fait ses confidences à ce sujet, dans sa description du Pilate et déjà dans le petit livre des Laitages, dont la dédicace ne parle de rien d'autre. Il s'y déclare bien décidé à ne pas laisser passer plus d'un an, deux au plus, sans ascensions; pour étudier les plantes alpestres, mais aussi pour la joie d'exercer son corps et d'élever son âme. Pense, mon ami, quelle volupté de s'émerveiller au spectacle de la masse immense des monts, de porter sa tête presque jusqu'aux nuages, de sentir son esprit, soulevé à son tour, entraîné à considérer l'architecte suprême de tant de beautés... Cette nature des hauteurs est pleine de choses merveilleuses, et l'homme a été placé au milieu d'elles pour les admirer... Etc., etc. — Chez Gesner, cette intime alliance de l'esprit scientifique, investigateur, classificateur, avec la faculté d'enthousiasme du poète, n'est pas un produit tardif; il était né tel et le restera sa vie entière; il l'était déjà à Lausanne.

2. *A l'Académie, Gesner professeur de grec et ses étudiants*

C'est en 1547 seulement, dix ans après sa naissance, que l'Académie se vit dotée d'un statut ferme, les *Leges scholae Lausan-*

Voyages dans les Alpes, éd. Neuchâtel 1803, II, 147ss. Le Lac de Flaine et les divers endroits nommés par de Saussure sont portés sur la Carte générale de la Suisse de Kümmerly. Saussure est aussi d'avis que les sources qui jaillissent au niveau de la route doivent venir du lac.

nensis, où l'*ordo et ratio* des «Leçons publiques» s'ouvre précisément par le programme du professeur de grec[44]. Jusque là, la liberté professorale était restée entière. Comment Gesner l'a utilisée, nous l'entrevoyons par un passage d'une lettre de lui, de juin 1539, à son jeune compatriote et ami Rudolf Gwalter: «après Aristote, j'en suis aux Thériaques de Nicandre; mais je m'use sans profit en *puerilia studia*»[45]. Cela, par l'insuffisante préparation de nombre de ses élèves. En 1544 encore, l'auditoire «se composait en majeure partie d'anciens moines, chassés de France à cause de l'Evangile, et d'autres élèves qui n'en étaient encore qu'aux premiers éléments»[46]. D'où l'obligation pour le professeur de grec de ne donner que le Nouveau Testament à étudier[47]. Nous aurons pourtant l'occasion d'enregistrer aussi des éloges[48].

C'était d'ailleurs déjà quelque chose, pour des étudiants presque tous destinés au ministère pastoral, d'apprendre à lire dans l'original les écrits du Nouveau Testament. Que devaient-ils en revanche penser du Nicandre que Gesner offrit à leur curiosité? Quel motif put l'engager à choisir, pour faire apprécier les beautés de la poésie grecque, cet ouvrage, écrit, il est vrai, en vers héroïques, mais que Gesner lui-même qualifiera de *perobscura*[49], qui traite d'une matière bien spéciale? Il semble ici que le naturaliste ait pris le dessus sur le philologue et soit le premier responsable. Des éditions récentes, en grec ou en traduction latine, mettaient les deux poèmes à la portée du public lettré, *Theriaca*, sur les animaux venimeux, *Alexipharmaca*, sur les contrepoisons[50]. Ecartant ainsi

---

[44] Vuilleumier I 408ss.; H. Meylan 1937, 18ss.; L. Junod, 1947, 11ss., 29. — V. plus loin p. 391.

[45] Herminjard V, No. 797, p. 333ss.

[46] Vuilleumier I 399.

[47] Herminjard IX, No. 1391, Josué Wittenbach à Gwalter, 4 sept. 1544.

[48] Herminjard V, No. 808, p. 366, Gwalter à Myconius, juillet 1539, placent mihi... studia...

[49] *Bibliotheca universalis*, 515b.

[50] Sur Nicandre et ses éditions, v. L. Choulant, *Handb. der Bücherkunde für die ältere Medicin*, 62—65; Haller, *Biblioth. medic. practicae*, I, 137s. Nicandros, médecin de Colophon en Asie mineure, vivait sous les Attalides de Pergame, vers 180 à 130 avant J. C. Les *Theriaca* ont 958 vers, les *Alexipharmaca* 630. Trois quarts de siècle après Gesner, un syndic

pour un temps Homère, Sophocle, Pindare et Euripide, que les *Leges* de 1547 imposeront à son successeur, Gesner commenta ce que l'antiquité a recueilli, fables ou observations, sur ces bêtes redoutables, insectes, reptiles, poissons, dragons; sur les effets de leur piqûre ou morsure; enfin sur les remèdes à appliquer. — La collection ne peut manquer d'être disparate; après l'histoire des Géants anguipèdes révoltés contre Zeus, ou celle d'Orion qui meurt de la piqûre d'un scorpion et devient une constellation, une quarantaine d'animaux sont passés en revue. Amphisbaena est censée avoir deux têtes, non point l'une à côté de l'autre, mais la seconde au bout de la queue; elle les tient haut dressées, car elle est aveugle et ne peut se diriger que par l'ouïe; Dipsas, par sa morsure, cause une soif (d'où son nom) inextinguible, mortelle; le blessé engloutit tant de liquide que son ventre finit par éclater. Au milieu d'eux se rencontre Ichneumon, la mangouste, dont le combat avec ses adversaires est décrit; avant de s'y engager elle prend la précaution de se plonger dans la boue, qu'elle laisse sécher en carapace sur sa queue; version antique des exploits de Rikki-tikki-tavi, du Livre de la Jungle.

On ne sait au juste où se donnaient les leçons de grec pendant les années 1537 à 1540. A l'automne de cette dernière année, Gesner venant de quitter Lausanne, le bailli reçut l'ordre de faire approprier à l'usage du Collège et des «Cours publics» (l'Académie proprement dite), le haut de l'immeuble, autrefois d'église, appelé la Clergie, qui occupait une partie de l'emplacement des futurs bâtiments académiques[51], à la Cité. En même temps, pour assurer à l'école un recrutement régulier, LL. EE. créaient un internat où douze élèves seraient entretenus aux frais du gouvernement; on les appela bientôt «les enfants de Messieurs», ou «les douze escho-

---

de Genève, Jaques Lect, publia dans sa ville, 1606, les deux poèmes, en grec et en latin, dans ses *Poetae graeci veteres*, infolio, p. 637—663.

On voit que les Thériaques, comme Nicandre conçoit son sujet, sont tout autre chose que la thériaque, médicament composé de quelque soixante à quatre-vingts ingrédients, dont l'auteur serait Andromaque, archiatre de Néron, perfectionnant une recette du roi Mithridate; elle passa pendant des siècles pour une panacée et ne disparut des pharmacopées qu'au 19e s.

[51] Ceux-ci se construiront de 1579 à 1587.

liers de Messieurs». Il fallut seulement veiller à ce que des Vaudois s'y inscrivent, alors qu'au début seuls des candidats français réfugiés s'étaient annoncés[52]. En attendant, Gesner donna ses leçons dans un local spécial, qu'on appelait à Lausanne *l'école du grec;* elle avait sa cloche, qu'il fallut en novembre 1538 munir d'un baudrier coûtant 7 sols. Peut être était-elle à Saint-François, où le baudrier de la cloche de l'école doit encore être raccoutré (4 sols)[53].

Gesner n'était plus à Lausanne depuis deux ans, lorsque l'équipe des trois professeurs reçut un renfort important par la création d'une chaire de lecteur ès arts, avec comme premier titulaire l'humaniste piémontais Celio Secundo Curione. Il avait pour mission d'introduire dans le programme jusque là limité à la théologie, des notions sur les autres disciplines, mathématiques, jurisprudence, dialectique, histoire, etc., ouvrant un peu l'horizon trop étroitement borné. Le discours par lequel il inaugura son enseignement, — le premier discours d'installation que nous possédions d'un professeur lausannois, — eut pour thème, comme il convenait, l'importance des arts libéraux dans la formation du théologien[54]. Curione devait en même temps diriger l'internat des douze escholiers; ce qui nous vaut de savoir comment il était tenu de les nourrir: «chaque jour il sera donné à chacun d'eux une livre de viande, deux livres de pain, une mesure de vin pour tous pour le déjeuner et autant pour le souper; le matin et le soir, leur soupe. Quand on ne leur donnera pas de viande, on la remplacera par du poisson ou un autre mets qui soit de la même valeur[55]. En 1545 c'est le bon pédagogue Maturin Cordier qui devient principal du Collège; en 1548 Bèze est appelé à la chaire de grec.

Surtout, en 1547, après une dizaine d'années d'expériences et

---

[52] Vuilleumier I, 400s.

[53] Herminjard V, No. 797, n. 4.

[54] H. Meylan 1937, 18; Vuilleumier I, 402.

[55] Herminjard IX, 483, No. 1395bis, le Conseil de Berne au bailli de Lausanne, 3 octobre 1544; l'original est en allemand. — La mesure de vin était le pot de Berne, soit 1½ litre; chaque élève recevait ainsi matin et soir un verre. — Curione partira en 1546 pour occuper à Bâle un poste de professeur.

les progrès dont nous venons de noter les dates principales, l'Ecole de Lausanne fut dotée de sa loi organique, *Leges scholae Lausannensis*[56], loi remarquable à bien des égards et qui servira de prototype aux académies protestantes que la seconde moitié du siècle voit naître, à Genève d'abord, en Béarn, à Orange, à Sedan, en nombre de villes de France, jusqu'en Pologne même. Pour nous en tenir au grec, la latitude dont Gesner avait joui pour établir son programme est dorénavant strictement canalisée. Le maître fera chaque matin[57] une leçon sur les auteurs classiques, orateurs (Démosthène, Isocrate), et poètes, et cette fois Homère, Sophocle, Pindare et Euripide éliminent Nicandre. A midi, après le repas, c'est le tour de Platon et d'Aristote. Chaque jour les règles de la grammaire doivent être répétées; chaque semaine il y aura un thème grec.

Ce bref coup d'œil sur les années de la première enfance de l'Académie ne nous dit rien sur la façon dont Gesner a accompli sa tâche. Nous pouvons être assurés qu'il a travaillé avec zèle et en toute conscience, son caractère et sa vie entière en sont garants. J'interprète dans le même sens l'appréciation qu'il signe en 1545, au moment où il rappelle ces trois années lausannoises, enrichies par les affectueuses relations qu'il entretenait avec un quatuor d'amis, que nous retrouverons plus loin: *Iucundissime vixi*[58]. Il ne le dirait pas s'il estimait avoir quelque reproche à se faire. Les ennuis provoqués par les élèves ignares ou cancres ne pèsent plus guère dans la balance des souvenirs; ce fut pour lui un temps radieux. «J'y serais peut-être encore, dit-il en 1543, si certains motifs ne m'avaient rappelé dans ma patrie»[59]; motifs évidents, l'amour pour sa ville natale, et l'amour des sciences primant celui du grec.

La façon dont les professeurs lausannois comprenaient leur mis-

---

[56] H. Meylan 1937, 18ss. avec reproduction en fac-simile d'une page, donnant entre autres le programme du professeur de grec; L. Junod, 1947, 11ss., 17, 29; Vuilleumier, I 408, 436.

[57] A six heures en hiver, à 7 en été, pour que maître et étudiants puissent assister au sermon quotidien, qui a lieu à 7 en hiver et à 6 en été.

[58] *Biblioth. univ.* 180b.

[59] Préface de son *Stobaeus*.

sion se trouve encore illuminée par un témoignage trop éloquent pour ne pas le résumer ici avec quelque détail, bien qu'il soit un peu postérieur, la *studiorum ratio* que Jean Ribit, le successeur de Gesner, mit par écrit en mai 1549[60]. Il s'y montre homme méticuleux, réglant ses obligations jour par jour, heure par heure; c'est déjà la troisième rédaction qu'il donne à son programme et il la charge de notes attestant qu'il continue à l'améliorer. Il ne serait pas licite d'appliquer tels quels tous les détails à l'activité déployée par Gesner une dizaine d'années plus tôt; et cela d'autant plus que depuis deux ans Ribit a dû, contre son gré, abandonner l'enseignement du grec pour se charger de celui de la théologie. Il est difficile, en revanche, de ne pas admettre que l'inspiration générale devait être fort semblable chez les deux hommes; sur le fond comme pour l'ensemble Gesner et Ribit pensaient et sentaient de même; Gesner ne qualifie-t-il pas, en 1542, son successeur, non seulement d'homme très savant, mais d'ami très intime[61]?

Prenons le lundi.

Lever à 4 heures, prière et action de grâces. Ensuite, préparation de la leçon du jour, ouvrages à consulter, copies à faire, passages à noter spécialement; jusqu'au sermon, auquel j'assiste, à 6 h. en été, à 7 en hiver. Reprise de la préparation.

9 h. leçon, commençant et finissant par la prière; explication du texte, hébreu pour l'Ancien Testament, grec pour le Nouveau, traduction, en grec, en latin, à l'occasion en français. Mise au clair des obscurités; critique modeste et respectueuse des commentateurs. Terminer par une brève exhortation et prière.

10 h. déjeûner, entre deux prières.

11 h. les affaires de la famille et du ménage; lecture agréable; visite à l'école.

Midi, scruter, dictionnaire en main, les Psaumes et les Proverbes, en hébreu.

13 h. lecture de la Bible par ma femme, pendant que je suis l'original, hébreu ou grec.

---

[60] H. Meylan 1947, No. 1, p. 43—48, d'après le ms de la Bibl. Nat. à Paris; et déjà, très résumé, 1937, 24. Texte original en latin.

[61] Dédicace des *Commentarii Procli Lycii in libros Platonis de Republica...*

14 h. lecture de trois chapitres de la Bible, éventuellement avec un lecteur, en les répétant ensuite de mémoire.

15 et 16 h. alternativement thème latin ou grec.

17 h. trois chapitres du Nouveau Testament.

18 h. souper — 19 h. écouter un sermon d'étudiant.

20 h. prière en commun et confession des péchés; un modèle est donné en français, se terminant par le chap. 20 de l'Exode (les Dix commandements), récité par l'un ou l'autre, en français, parfois en grec ou en latin, en hébreu même si quelqu'un le sait.

Telle est, condensée, l'image du lundi; et cela continue, chaque jour ayant son horaire de travail coupé d'heures de méditation, «quod tempus sua non vacat utilitate». Le mercredi, à partir de 19 h., lectures sacrées, puis à 22 h. consultations qui vont parfois, mais rarement, jusqu'à minuit. — Ou bien, si l'on est libre, l'après-midi on gagnera la campagne ou les bois, *animi levandi causa*, jusqu'à 18 h. Le samedi je puis jusqu'à 15 h. me consacrer à un étudiant et à la famille; ensuite, retour au programme du lundi.

Le dimanche, trois offices divins, entre lesquels conversations avec les amis.

On ne doutera pas que le très studieux et pieux Conrad Gesner n'ait suivi un horaire qui ne devait pas différer notablement de celui-ci.

* * *

Voilà pour le professeur. Qu'en est-il des étudiants? Là encore, et plus même que pour les maîtres, il faut savoir se contenter de renseignements généraux, renoncer presque entièrement aux précisions de personnes, avouer qu'une liste de noms, reste, pour le moment, un idéal à peine entrevu, que l'avenir ne réalisera que partiellement. Les raisons? Les voici exposées par M. L. Junod à l'entrée du volume consacré aux étudiants de l'Académie au 17e siècle[62]: «Pour tout le début, de 1537 à 1602, nous n'avons aucune liste à disposition; s'il en a jamais existé, elles ont disparu. Tout ce que nous possédons, ce sont des noms épars aux quatre coins des cieux: étudiants jouissant de bourses de Messieurs de Berne,

[62] *Album studiosorum Academiae Lausannensis*, II, 1602—1837; Laus. 1937, p. 7. — Le Livre du recteur commence ses inscriptions en 1602.

dont les noms figurent dans les comptes des fonctionnaires bernois chargés de leur payer leur pension; étudiants mentionnés dans les actes notariés du temps, soit comme parties, soit comme témoins, avec l'indication *étudiant à l'Académie de Lausanne;* étudiants ayant gravé leur nom dans le chœur de la cathédrale pendant les heures de cours; étudiants étrangers ayant laissé des traces de leur passage dans des documents officiels ou dans des correspondances privées; pasteurs des classes du Pays de Vaud appartenant à des familles vaudoises et dont on peut admettre avec la plus grande probabilité qu'ils ont passé par l'école de théologie de Lausanne, etc. Il est dès lors évident que pour le 16e siècle, qui serait la période la plus intéressante de l'histoire de l'Académie, nous ne posséderons jamais qu'une très petite minorité des noms des étudiants qui l'ont fréquentée...». Et jusqu'ici, M. Junod n'a rencontré, dans les documents des Archives cantonales, que des noms postérieurs aux trois années qui nous intéressent, 1537—1540.

Si, surtout à partir de l'arrivée de Maturin Cordier (1547), puis de Bèze (1548), l'Académie connut un essor magnifique, la conduisant en une dizaine d'années à grouper un millier d'élèves, les débuts avaient été des plus modestes. Les élèves n'étaient pas seulement en petit nombre, ils étaient surtout mal préparés. «La plupart étaient de jeunes clercs ou des novices des couvents sécularisés, auxquels vinrent s'ajouter quelques rares indigènes laïques et un certain nombre de réfugiés français. C'était un terrain jusqu'alors inculte qu'il s'agissait de défricher. Ailleurs, la renaissance des lettres avait précédé la réforme de la foi et des mœurs et servi à lui frayer les voies. Il n'en était pas ainsi chez nous; sous le régime épiscopal on n'avait rien fait pour l'instruction supérieure. Tout était à créer. Il fallut tout d'abord faire naître le besoin et le goût d'une culture libérale, en faire comprendre et sentir le prix à un peuple chez qui elle n'avait guère été en honneur jusque là. Aussi conçoit-on sans peine que, s'adressant à de pareils auditeurs, les leçons aient dû commencer par avoir un caractère assez élémentaire...»[63]. On s'explique l'impatience de

[63] Vuilleumier, I 399.

Gesner à devoir constamment revenir à la grammaire. En 1544 encore, une plainte du même genre se retrouve sous la plume de l'étudiant Josué Wittenbach, fils du bourgmestre de Bienne; il a l'impression de perdre son temps, le professeur de grec — c'est Ribit — ne lisant et n'expliquant que les livres du Nouveau Testament. S'il ne quitte pas Lausanne, ce n'est que pour obéir au conseil de R. Gwalter, qui connaît l'Académie pour y avoir passé cinq ans auparavant, et engage son correspondant à compenser par son travail personnel ce que les cours pouvaient avoir d'insuffisant[64].

Si nous classons d'après leur provenance les étudiants de l'Académie, ils se groupent tout naturellement en quelques catégories. D'abord, ceux qui, venant du collège où ils étaient entrés vers six à sept ans et avaient commencé par apprendre à lire, suivent simplement la filière et vers la quinzième année passent à la Haute Ecole. Puis, les douze écoliers de Messieurs, boursiers réguliers de LL. EE.[65]; ils ne se distinguent que par le fait qu'ils vivent en internat et auront, leurs épreuves terminées, certaines obligations envers l'Etat. D'autres, libres de leurs faits et gestes, venaient de leur propre choix et restaient le temps qui leur convenait; nombre d'entre eux appartiennent à des familles de la Suisse allemande qui tenaient à envoyer un des leurs à Lausanne pour apprendre le français. En plus, et surtout dans les années de début, il affluait, des divers pays où les protestants étaient persécutés, de France avant tout, des hommes de tout âge, de toute condition sociale et des professions les plus diverses, parmi lesquels Berne choisissait ceux qui s'offraient à la servir et auxquels souvent elle versait des pensions pendant qu'un stage à l'Académie leur permettait de se préparer[66]. Les auditoires devaient ainsi, au cours de ces pre-

---

[64] Herminjard IX, 255, 325, lettres de J. W. à R. Gwalter, des 29 mai et 4 septembre. — Vuilleumier I 399.

[65] La première liste qui s'en soit conservée porte sur l'année 1541—42; H. Vuilleumier (I 401) y remarque des noms «qui ont bien le parfum du terroir».

[66] Herminjard (IX, 142, note au No. 1322, le Conseil de Berne aux pasteurs du Pays romand, 29 déc. 1543) compte pour 1543—44 dix-huit de ces pensionnés «gens d'âge», dont plusieurs étaient mariés. Berne pou-

mières années, présenter une bigarrure assez disparate et qui s'atténuera progressivement. Il y avait enfin, pour ceux qui avaient passé les derniers examens, une sorte de séminaire; ces *studiosi extraordinarii* vivaient en commun dans la maison du cidevant chapitre (au nord de la cathédrale); ils s'exerçaient à la prédication et rendaient des services divers, en attendant qu'un poste de maître d'école ou de pasteur pût leur être confié[67]. Voulons nous apprécier l'œuvre accomplie par Berne dans ce domaine, prenons, tel quel, le jugement de Vuilleumier: «Il suffit, dit-il, de parcourir, dans les livres de comptes du bailliage de Lausanne, la liste annuelle des écoliers et des gens d'études qui touchèrent des subsides pendant les années 1541 à 1559, à l'époque où l'Ecole de Lausanne était la seule académie de langue protestante en pays de langue française, pour se faire une idée de la libéralité avec laquelle on y accueillait des étudiants d'origine étrangère, en particulier ceux qui affluaient de l'autre côté du Jura. Il faut le dire à l'honneur des seigneurs de Berne, des deux établissements d'instruction supérieure qu'ils avaient à entretenir, celui de Berne, fondé quelques années auparavant mais qui n'eut sa première loi organique qu'en 1548, et celui de Lausanne, ce dernier, à tout prendre, ne fut pas le moins bien partagé»[68].

En définitive, et pour les années qui nous intéressent, nos recherches n'ont abouti à rencontrer que trois seuls noms d'étudiants, Rudolf Gwalter, Eustorg (ou Hector) de Beaulieu, Matthieu de la Croix. Chacun d'eux se trouve personnifier un groupe bien distinct de l'ensemble composite; un jeune zuricois qui veut perfectionner son français en continuant ses études classiques; un français d'âge mûr, jusque là musicien et rimeur, réfugié pour cause de religion et qui, au sortir de son stage à l'Académie, sera pourvu

---

vait à juste titre déclarer dans cette Lettre: «Vous scavés à quelz frays et despens noz soubstenons plusieurs, tant escoulliers que gens d'eaige, au lieu de Losanne, à l'estude de la Saincte Escripture»... Encore en 1562 je rencontre un médecin parmi ces pensionnés, maître Blaise Burgnet; d'abord examiné par les pasteurs, il est reçu pour un ou deux quartemps à l'Académie, et touchera 6 écus par quartemps (trimestre). B. Haller, *Bern in seinen Rathsmanualen*, I (1900), 382.

[67] Vuilleumier, I 413.

[68] I 414.

d'une cure villageoise dans le pays; enfin, un ancien religieux, venu aussi de France, déjà installé à la tête d'une paroisse mais qui sent l'insuffisance de sa préparation. Résumons en quelques traits leur carrière, dont le passage à Lausanne au temps de Gesner est le seul point commun et dont le disparate n'est que le reflet naturel de cette époque tourmentée.

Beaulieu[69], cadet d'une bonne famille du Limousin, devait approcher du début de la quarantaine lorsque l'Académie l'accueillit, en 1538 ou 1539; il y passe une année, avec si bon profit qu'après s'être présenté devant le Consistoire de Berne, il est le 12 mai 1540 nommé pasteur à Thierrens; il y restera sept ans. Nous ignorons en quoi consista la crise qui l'avait fait renoncer à la foi catholique et à la carrière qu'il avait suivie avant son arrivée à Genève en 1537, celle d'un homme aux goûts d'artiste, aux mœurs libres, poète et surtout musicien; après de vagues essais d'étudier le droit il s'était fait recevoir prêtre; sans avoir rien de l'esprit qui eût convenu à une vocation sacerdotale. Surtout, organiste dès 1522 d'une église en Armagnac, il est professeur de musique, ici ou là, à Bordeaux, et pour finir à Lyon, où il noue des relations avec tout ce que la ville comptait de plus brillant dans la noblesse, la finance et les arts, frayant familièrement avec peintres, musiciens et poètes, dont Maurice Scève et Clément Marot. C'est pour complaire au goût de ces amis qu'il change en Hector son prénom primitif, celui d'un saint provincial, Eustorg. Il rassemble en un volume un grand nombre de morceaux poétiques dont plusieurs avaient déjà paru séparément, et dont quelques uns sont «pis que licencieux». Mais en même temps il prend contact avec la Réforme, fait des vers en l'honneur d'Erasme, traduit un opuscule de Mélanchthon et va jusqu'à composer une satire irrévérencieuse sur le compte des

---

[69] Je me borne à résumer, parfois mot à mot, ce qu'HERMINJARD (VI, No. 886) et Vuilleumier (I 463ss.) disent de lui. On trouvera chez ces historiens les références utiles et de très agréables emprunts à ses publications. — J'ajoute que Beaulieu fut pendant l'hiver 1539—40 prédicant à Ornay, Pays de Gex, comme M. H. Meylan me l'apprend, d'après une lettre du bailli de Gex, Jacob Hetzel, à MM. de Berne, du 18 mars 1540. — V. encore la note 70.

frères jacobins de Lyon. Il ne lui restait qu'à passer la frontière; le 1er mai 1537 le voici à Genève. Un an plus tard il est à Lausanne.

C'est pendant son ministère de Thierrens, qu'en contre-partie de ses «joyeusetez» lyonnaises, il publiera sa *Chrestienne Resjouyssance*, imprimée sans doute à Genève en août 1546, et dont deux exemplaires seulement sont connus, environ 200 pages petit in 8°. Les extraits qu'en donnent Herminjard et Vuilleumier permettent de se faire une idée de l'aimable facilité d'Eustorg de Beaulieu; voici seulement quelques lignes d'une épitre de 1543 par laquelle Beaulieu invite son collègue en poésie et ami Marot à venir chez lui goûter un peu la paix des champs:

Te prye encore que, quand tu seras las
(Ou que des champs tu chercheras le sollas)
Vien-t-'en vers moy, car suis en un village
Tout circundé d'arbres, feuille et ramage,
Là où je n'oy que cors de pastoureaulx,
Voix de brebis, vaches, bœufs et taureaulx...
...Là mon esprit j'abreuve d'un breuvage
Dont tout mon corps se nourrit et sollage,
Et du pain sec (ces sainctz escriptz lisans)
Me soutient plus que, sans ce, des pheisans.
Bref, le village abject, ce semble, et vile,
M'est un Paris ou aultre grosse ville,
Et n'ay regret aux grands palays et courtz,
Mais que soubz Christ je parface mon cours...

La musique aussi l'encourage, son jeu de manicorde (sorte d'épinette), sa harpe, sur laquelle il accompagne psaumes et chansons. Il n'a qu'une vieille servante. «Pour prendre soin de mes bestes à laict, — Et pour penser mon cheval, un vallet»; tout cela si jamais la peste devient menaçante (et elle sévit précisément à Genève où est Marot), il le met à la disposition de son ami: «Une chambrète en mon logis auras, — Pour ta famille et toy, quand tu vouldras»...

Il se dit seul au moment où il écrit cette jolie lettre. Il ne l'avait pas toujours été. Pendant son séjour à Genève il avait épousé une Rolette, dépourvue de nom de famille car elle n'était pas seulement sans ressources et probablement sans instruction, mais «champisse»,

enfant trouvé (féminin de champi). Elle suivit son mari à Lausanne et à Thierrens, mais faute d'apprécier comme lui les charmes de la vie d'un pasteur de campagne, elle le quitta au bout de deux mois. Et voilà qu'en 1547 c'est le tour de Beaulieu d'abandonner cette cure où il disait tant se plaire; et cela sous l'accusation d'avoir offensé l'Eglise par sa conduite. En quoi consista sa faute, on ne sait; ni même si le reproche était fondé. Mais il ne rentra plus en grâce auprès de LL. EE., et mènera dès lors, ici ou là, une vie instable; assez longtemps à Bâle, où il trouva des protecteurs, Amerbach en particulier. C'est là qu'il mourut, au début de 1552[70]. Il laissait quelques manuscrits, des psaumes mis en vers qu'il avait espéré imprimer à Berne, et d'autres morceaux dont l'un ou l'autre furent encore publiés après sa mort. De bons juges ont estimé qu'à côté de certaines tares et du mélange bizarre de bien et de mal qui se voit en cet artiste, il subsista chez lui, jusque dans l'adversité de ses dernières années, un fond de réelle piété.

Le contraste entre lui et son condisciple Gwalter est complet; et si les deux hommes, ce qui est fort possible, ont fréquenté en même temps les auditoires lausannois et entendu ensemble Gesner leur commenter la Logique d'Aristote, les Thériaques ou tel autre ouvrage grec, il est néanmoins peu probable qu'ils aient éprouvé l'un pour l'autre un attrait qui ait pu se développer en amitié. Leur âge, déjà, ne les y eût pas portés, car il y avait entre eux un écart d'une vingtaine d'années; et si Gwalter a déjà voyagé, accom-

[70] Le seul commentaire contemporain sur son décès qui se soit conservé est un passage du Journal de J. Gast (*Das Tagebuch des Joh. Gast*, p. p. P. Burckhardt, Bâle 1945, p. 410, 8 janvier 1552), que m'a signalé M. H. Meylan. Gast, dont la plume est plus pointue que charitable, ne s'étonne point que le défunt ait vécu solitaire, dans une misère criante, maigre et hydropique, assisté par Amerbach; mais voilà qu'on a trouvé 160 couronnes dans la doublure de ses affreuses bottes! Triste fin de l'avare qui ne pense qu'à garder son or et l'adorer en cachette! — Une douzaine d'années plus tard, un welsche se présenta comme son héritier et réclama la succession; mais les couronnes avaient été versées dans la caisse de l'état, en remboursement des secours donnés au défunt; elles y restèrent.

L'éditeur donne encore sur Beaulieu les indications bibliographiques que voici: *France protestante* 2e éd. II, 31ss.; Helen Harvier, *Eustorg de Beaulieu, a disciple of Marot*, Lancaster, 1918.

pagnant en Angleterre un jeune seigneur, il n'est encore qu'un étudiant, sérieux et zélé, mais dont l'expérience de la vie et du monde ne dépasse que peu les murs de l'école. Sa carrière se montrera tout unie, conforme à un caractère droit, des croyances solides, une instruction étendue, une adaptation parfaite au milieu dans lequel il avait été élevé. Né en 1519, ainsi plus jeune que Gesner de trois ans seulement, il semble qu'il ait été orphelin de bonne heure car il fut recueilli par Bullinger, le chef de l'église zuricoise, chez qui il grandit à côté de la fille de Zwingli, Ursula (1524—1565), qu'il épousera en juillet 1541. Le français qu'il acquit à Lausanne lui rendra de bons services; c'est grâce à sa connaissance de cette langue qu'il assistera, sur l'ordre du landgrave Philippe de Hesse, à la diète impériale de Ratisbonne (1541), alors qu'il était encore étudiant à Marbourg. A Zurich, il sera pasteur, conduira pour le gouvernement ou l'église des négociations diverses, et succédera en 1575 à son père adoptif Bullinger au poste d'antistès. Il mourra en 1583. A part quelques écrits de lui[71], on lui doit une édition latine des œuvres de Zwingli, in folio, pour laquelle il a fourni le texte latin de tout ce qui n'avait jusque là paru qu'en allemand.

C'est à Gwalter que nous devons tout le peu que nous savons de l'enseignement de Gesner; et d'abord grâce à la lettre, déjà citée, que celui-ci écrit à son jeune ami, étudiant à Bâle, où il lui confie son ennui des *puerilia studia* auxquels le condamne l'ignorance de ses élèves, et comme quoi il leur fait interpréter Aristote et les Thériaques. «Tout cela exige de moi beaucoup de travail, sans que j'en bénéficie vraiment. D'autre part, je suis le cours du professeur d'hébreu (Imbert Pacolet) qui commente la Genèse; le pieux et savant Pierre Viret nous a expliqué Matthieu et va passer à Esaïe. Le français aussi m'occupe...»[72]. Le mois suivant, déjà, Gwalter est à Lausanne[73]. Il n'aurait pas demandé mieux que de loger chez son ami, car dans sa lettre à son maître Myconius, à Bâle, il explique avoir dû y renoncer parce qu'on y parle trop

[71] Une liste abondante, dans la *Bibliotheca Gesner/Simler* (1574). Son portrait, DHBS 3, 717.

[72] HERMINJARD V, No. 797, p. 333—335, du 24 juin 1539.

[73] HERMINJARD V, No. 808, p. 366. La lettre est signée Losannae, ex aedibus D. Beati Comitis, mense Julio 1539.

allemand. (En partie, probablement, pour Madame, qui ne savait que son dialecte.) Il est d'ailleurs enchanté de son hôte, le dauphinois Benoît Comte, pasteur et médecin, de la famille, de ses études, du français en particulier. Et peu après, il semble bien que le séjour chez les Gesner ait pu s'arranger[74]. Par la suite, Gwalter continuera à envoyer des étudiants à Lausanne et à les recommander à Viret et à Comte[75]. Il lui arrive aussi, à l'automne de 1543, des nouvelles d'Eustorg de Beaulieu, par un pasteur de Cortaillod qui avait noué en 1541 de bonnes amitiés au cours d'un séjour à Zurich, Eynard Pichon: «Je vous prie fère mes recommandations à maistre Bullinger et à maistre Conrad et à sa femme, auquels je desireroys de pouvoir faire quelque bon service... Et direz à Conrad que Hector est de retour...»[76]. — Voilà réunis, dans cette même lettre, Gesner, Beaulieu et Gwalter, le maître et deux étudiants, des trop rares que pour le moment nous connaissions par leur nom.

Et voici le troisième, Matthieu de la Croix. Il est déjà pasteur de Lutry où il restera jusqu'à sa mort en 1545; Messieurs de Berne l'avaient installé dès le début de 1537. Au 1er août de cette même année, il fit un geste qui l'honore grandement: cet ancien religieux venu de France, maintenant chef d'une paroisse, se présente devant le Conseil et demande à pouvoir, jusqu'aux prochaines Pâques, suivre le cours d'hébreu qu'un «docteur» donne à l'Académie. A quoi le Conseil consent d'assez mauvaise grâce car, comme ses paroisses sœurs de Lavaux, Lutry saisissait chaque occasion de protester contre le nouveau régime politique et religieux. On s'en-

---

[74] D'après certains termes de la lettre de Gwalter à Bullinger, 12 déc. 1539, Herminjard VI, No. 840, p. 147 = Conrad et moi nous communiquons tout ce que nous étudions; salutation de Conrad et de sa femme.

[75] Herminjard IX, Nos. 1350 et 1423, du 7 mai et 18. déc. 1544, Comte à Bullinger et à Gwalter, sur Jacob Kriech; IX, Nos. 1361 et 1391, 29 mai et 4 sept. 1544, de Josué Wittenbach à Gwalter, avec ses très intéressants détails sur les cours de l'Académie.

[76] Herminjard IX, No. 1275, p. 10—13, Pichon à Gwalter, 3 sept. 1543. Je ne m'explique pas ce qui a engagé Herminjard, dans sa note 11, à supposer que Beaulieu, renvoyé de sa cure de Thierrens, pouvait alors être à la recherche d'une place à Neuchâtel. Son départ de Thierrens n'aura en effet lieu que quatre ans plus tard.

tendit néanmoins; de la Croix obtint l'autorisation désirée, à condition de venir prêcher trois fois par semaine et d'assurer le baptême régulier des enfants. Il put ainsi, la conscience tranquille, hanter l'Académie pendant quelque huit mois et acquérir ou perfectionner l'hébreu sous la direction du premier maître qui ait professé à Lausanne la langue sacrée et dont le nom ne s'est pas conservé[77].

3. *Relations d'amitié — Le recueil de mars 1542*

Je ne pense pas que l'horaire du professeur de grec de 1537 ait été aussi chargé, aussi compact, qu'est devenu en 1549 celui du théologien Ribit. Même en dehors des vacances Gesner avait des loisirs. Je ne reviens pas sur les excursions entreprises pour étudier la flore, en plaine et en montagne, jusqu'en Savoie et à Louèche. Le surplus de son temps libre, il le consacre à ses études personnelles et à cultiver des relations amicales; sur lesquelles il nous met lui-même au courant: «J'y passai trois années très heureuses, en étroites relations d'amitié avec les savants et pieux Pierre Viret, Béat Comte, Imbert ‚Pacolet' professeur d'hébreu, Jean Ribit qui fut mon successeur, et d'autres»[78].

---

[77] Abr. Ruchat, *Histoire de la Réformation de la Suisse*, éd. Vulliemin (1837), IV, 435. Vuilleumier I 234.

[78] *Bibliotheca Univ.* 180b. — Qui sont les «autres» dont les noms ne sont pas donnés, nous ne saurions le préciser. Du moins ne faut-il pas supposer que Bèze ait pu être l'un deux, car c'est en 1549 seulement qu'il viendra, après Ribit, occuper la chaire de Gesner. Il avait déjà été son élève, à Bourges, chez Melchior Wolmar, une quinzaine d'années plus tôt, et lui en gardera toujours une gratitude respectueuse. L'année même où il sera installé à Lausanne, dans la mordante satire qu'il fait du polémiste catholique Jean Cochlée, de Breslau *(Brevis et utilis Zoographia Joannis Cochlaei)*, il invite le naturaliste zuricois à prendre note de l'apparition de ce mollusque (cochlea = limaçon, escargot), jusqu'alors inconnu, et à le classer dans son Histoire des animaux parmi les monstres les plus curieux (Vuilleumier, I 478).

C'est Gesner qui mit Bèze en relation avec Bullinger, liaison qui aboutit à une intimité durable, nourrie de confiance et d'estime réciproque (A. Bernus, *Bèze à Lausanne*, 81).

Des quatre nommés ici, nous avons déjà rencontré l'un ou l'autre. Viret et Pacolet sont les deux collègues qui avec Gesner constituent tout le corps professoral; nous venons de voir qu'en 1539 Gesner se joint aux étudiants qui vont entendre l'un commenter Esaïe et l'Evangile de Matthieu, et l'autre la Genèse. Ribit aussi s'est présenté à nous à diverses reprises. Comte était alors adjoint comme second pasteur à Viret, et en même temps exerçait la médecine. Sans entrer dans des détails qui seraient déplacés ici et qu'on trouvera sans peine dans le magistral ouvrage de Vuilleumier, il ne sera pas inutile d'ajouter quelques traits à ces silhouettes encore trop sommaires.

Viret (1511—71), enfant du pays, fils d'un couturier d'Orbe, est alors la personnalité la plus marquante de Lausanne, le chef de son église, après avoir été avec Farel l'ouvrier le plus actif de l'introduction de la Réforme dans le Pays de Vaud, le seul Vaudois qui mérite d'être compté comme réformateur de la première heure. Il a de même rendu à Neuchâtel et à Genève les plus grands services. Partout il s'est donné à l'œuvre avec un désintéressement complet, risquant à deux reprises d'y perdre la vie, par le fer et par le poison; il ne s'en est tiré qu'avec une santé fort compromise. Il est, autour de 1540, encore bien vu de Messieurs de Berne; en attendant qu'au cours des années des divergences de doctrine, des oppositions de caractère, conduisent à des rapports plus tendus, à des imprudences d'une part, de roides répressions de l'autre, et pour finir à une rupture, irrémédiable. Si les réformés réussissaient à s'accorder lorsqu'il s'agissait d'opposer à l'église catholique un front commun, ils se montrèrent incapables de s'entendre sur certains points de théologie ou de discipline ecclésiastique, auxquels les chefs donnaient des solutions personnelles qui devenaient autant de sujets de controverses passionnées et séparaient luthériens, zwingliens et calvinistes en autant d'adversaires irréductibles. Berne s'en tenait à la règle zwinglienne de la primauté du pouvoir temporel avec subordination de l'église; tandis que Viret, de bonne heure en contact étroit et prolongé avec Calvin, son aîné, inclinait et inclinera de plus en plus à se faire le champion des exigences de l'église en matière de discipline. L'accord avec Berne s'étant avéré impossible, le conflit ne put se dé-

nouer que par le départ (1559) du réformateur, non seulement déposé de ses charges mais proscrit à perpétuité des terres bernoises. En même temps que lui — quelques uns même déjà plus tôt — l'élite du corps pastoral et professoral démissionna; c'est ainsi que Bèze, puis Ribit, passèrent de Lausanne à Genève. L'Académie retomba pour un temps au niveau le plus bas. Viret ne reverra son pays natal que pour quelques jours en 1563, appelé à Orbe pour des affaires de famille. De France aussi, où il dirigeait avec succès l'église de Lyon, les Jésuites réussirent à la faire bannir; ce n'est qu'auprès de Jeanne d'Albret qu'il trouva enfin, à Orthez, un refuge, et bientôt la mort.

C'est à Lyon, en 1563, vingt cinq ans après qu'ils avaient fait connaissance à Lausanne, que Viret recevra pour la dernière fois les saluts affectueux de Gesner[79]. Le vrai témoignage de ses sentiments, Gesner l'a donné dans l'article de sa Bibliothèque Universelle consacré à son ami et collègue; témoignage d'autant plus touchant que Viret ne pouvait prétendre à figurer dans cet ouvrage réservé exclusivement aux écrits employant une des trois langues savantes. Décidé néanmoins à l'y introduire, Gesner s'avisa d'un ingénieux artifice, dont je crois bien que Viret fut le seul, dans cet énorme volume, à bénéficier. Viret, dit-il en substance[80], qui sait, écrit et parle le latin mieux que personne, n'a jusqu'ici rien publié dans cette langue. S'il n'a recouru qu'au français, c'est pour mieux atteindre la masse sans culture[81], privée d'ouvrages religieux qu'elle puisse entendre et dont elle a si pressant besoin. C'est donc en français qu'il a publié six ouvrages en forme de Dialogues, auxquels Gesner, pour justifier la mention qu'il en fait, et souriant sans doute de ce tour de passe-passe, octroie les titres

---

[79] *Epist. ad Bauhinum*, p. 125; cité par H. Buess, *C. Gesners Beziehungen zu Basel*; Gesnerus 1948, 16.

[80] P. 554a. — La plus grande partie de cette notice a été reproduite en note dans Vuilleumier I 406. Elle serait trop longue à donner ici en entier; en voici au moins quelques lignes: Vir in divinis humanisque literis promptissimus, tribus linguis eruditus, ecclesiae Lausannensi... fidelissimus antistes, in Latina lingua ad studiosos et Gallica ad erudiendum populum mire et suaviter disertus, moribus etiam et vita integer ac exemplum vivum ecclesiae suae; triennio mihi Lausannae graecas literas profitendi perquam benignum se et familiarem exhibuit...

latins qui leur conviendraient et qu'ils n'ont jamais eus! — On dit, conclut-il, que l'auteur les a mis en latin... Dieu lui donne longue vie, afin qu'il continue à rendre d'abondants services à son église par son message oral et au delà de ce cercle par ses écrits, savants et pieux, de bonne doctrine et du même coup plaisants et de lecture si agréable...[82]. Touchant monument, en vérité, que ces lignes dictées par l'affection et la reconnaissance, et montrant sans fard l'impression que la personnalité de Viret avait faite sur son jeune collègue.

De ces quatre amis lausannois, Viret est le seul Vaudois, les trois autres sont des Français réfugiés. Benoit (ou Béat) Comte, Beatus Comes Donzariensis, est de Donzères en Dauphiné. Il avait quitté le service du duc de Savoie pour passer à la Réforme et gagner Genève; sur la recommandation de Farel, Viret obtint sa nomination au poste de second pasteur de Lausanne. Son arrivée coïncide presque avec celle de Gesner; c'est en janvier 1538 qu'il est installé. On n'apprend pas où il avait fait des études pouvant le préparer au ministère, tandis qu'il se présente comme gradué en médecine de Montpellier. Il va d'emblée exercer simultanément les deux professions, et comme ses talents médicaux sont fort appréciés, son zèle pour le ministère subira des éclipses qui parfois se prolongent au delà d'un mois, pendant qu'il visite des clients dans tout le pays et jusqu'à Neuchâtel et Berne, sans s'inquiéter de ce que devenaient ses paroissiens. D'où surcroît de besogne pour Viret déjà surchargé. Les deux collègues tenaient d'ailleurs, en matière de discipline ecclésiastique, l'un pour les principes de Calvin, l'autre pour la suprématie du magistrat civil; aussi Comte fut-il toujours assuré de l'appui de Berne et ne se joignit-il pas à l'exode de 1559. Il avait en 1545 sagement renoncé au ministère pour ne plus cultiver que la médecine, mais lors de

---

[81] C'est ce que Viret dit lui-même, en tête de son *Exposition de l'Oraison de Nostre Seigneur J.-Christ* (22. 8. 1547): il écrit pour l'instruction et l'édification «principalement des simples et des plus ignorans».

[82] Le 29 juillet 1544, Viret envoie à Gesner ses *Disputations chrestiennes en manière de devis*; elles viennent de paraître chez J. Girard, à Genève. Lettre de Viret à R. Gwalter, HERMINJARD IX, p. 307.

la crise il accepta pour deux ans, 1559—61, le poste de maître des Douze écoliers et de professeur ès arts; il avait déjà, lors de la fondation des Douze en 1541 été pendant une année leur premier directeur.

Comte semble avoir été l'amabilité même. Gesner y fait allusion lorsqu'il dit que son nom, *beatus comes*, dépeint si parfaitement sa nature[83], et Rudolf Gwalter, qui loge chez lui en 1539, touche la même note: tout lui plaît, ses hôtes, la maisonnée, il n'est pas d'égards qu'on n'ait pour lui[84]. Le médecin-ministre n'en gardait pas moins sa liberté d'opinion, et même de langage; c'est ainsi que, opposé comme il l'était à la politique de Calvin, il surnommait celui-ci «l'archevêque de Genève», et Viret «l'évêque de Lausanne». Il eut, d'autre part, à plusieurs reprises, des démêlés avec la justice, à l'issue desquels MM. de Berne tinrent chaque fois à faire connaître au public qu'il était complètement innocent, digne de réhabilitation sans réserve. Ainsi, en août 1539, après un temps passé en prison, sous l'accusation d'avoir dérobé au duc de Savoie des papiers importants[85]; peut-être d'autres griefs encore s'y ajoutèrent, car déjà en avril le bailli avait dû procéder à une fouille domiciliaire chez un Comte, pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait pas de matériel pour la fonte de monnaies[86]. En 1543, alors qu'il exerce encore le ministère, il est accusé d'avoir causé chagrin et scandale aux églises par sa conduite et la liberté de son langage; et là encore absous après comparution devant le Consistoire de Berne[87]. Un procès entre lui et un mercier de Lausanne fut tranché

---

[83] Conveniunt rebus nomina saepe suis..., dédicace de la *Commentatio Porphyrii*, 1542.

[84] HERMINJARD V, No. 808, p. 345s.

[85] *France protestante*, 2e éd., IV, col. 568s., notice H. Vuilleumier: (cité par A. GUISAN, *Revue Suisse de Méd.*, 25 juillet 1914). — HERMINJARD V, No. 812, p. 374.

[86] An Landvogt von Losen. In Comitishus gan, lugen, ob ettwas Gschir, damit si die cronen gießen, vorhanden. B. HALLER, *Bern in seinen Rathsmanualen*, I (1900), 111. — Comme me le fait remarquer H. Meylan, il n'est point certain que ce Comte soit le médecin; il pouvait y avoir d'autres porteurs du nom; un Paulus Comes a vers 1555 des démêlés avec Bèze et Viret.

[87] HERMINJARD VIII, No. 1198, p. 247ss.; 19 janvier.

en sa faveur[88]. Même sa première femme n'échappa aux foudres du Consistoire de Berne qu'en mourant opportunément[89]. C'était le 4 août 1544; le 15 février 1545 Comte se remaria, avec Péronne de la Fléchère, veuve assez mondaine qui lui apporta en dot la seigneurie de Mex; d'où, dès lors, il est très généralement nommé Monsieur de Mex.

Son activité médicale fut dès le début appréciée par la ville de Lausanne; dès 1539 elle lui donne la jouissance d'un pré et deux muids d'avoine pour son cheval, «pour ce qu'il est médecin»; en 1547 il est dispensé de la redevance sur une vigne en Chauderon; dès 1568 il touchera par an deux chars de vin s'il veut bien médeciner les pauvres pour néant, ce qu'il accepta bénignement. Il officie à diverses reprises (1565, 1568, 1570) comme expert pour des personnes suspectes de lèpre. Sa clientèle fut de tout temps considérable, lui-même le reconnaît sans ambages au temps où il était encore prédicant[90].

C'est en allant voir des malades à Payerne qu'il prit la peste à laquelle il succomba, en octobre 1578.

De l'hébraïsant Imbert Pacolet, ce que l'on sait se réduit à presque rien[91]. Originaire du midi de la France, maître ès arts, régent au collège de Nîmes, son adhésion à la Réforme l'obligea à gagner la Suisse. A Lausanne il enseignera l'hébreu de l'automne 1538 à sa mort en 1548; il succédait à un premier titulaire, un «docteur» dont le nom n'est pas connu. Nous avons vu que sa maison touchait celle de Gesner et qu'en 1539 celui-ci suivait son cours. Au moment du départ de Gesner, une grave maladie sévissait à Lausanne et Pacolet en subit quelques atteintes[92].

Le double témoignage de Gesner, celui de sa lettre de 1539 et celui de 1545 où «maître Imbert» est nommé si amicalement, montre l'estime qu'inspirait le lecteur d'hébreu. C'est en somme

---

[88] ACV, Ba 33B, f. 274 verso; du 8 mars 1569.

[89] Herminjard IX, p. 307/8; on ne sait de quoi elle était accusée.

[90] Herminjard IX, p. 221, Comte à Bullinger, 7 mai 1544: saepius peregrinari et a meis abesse innumera me aegrotantium cogit multitudo.

[91] Vuilleumier I, 398, 416.

[92] Herminjard VI, 330, automne 1540.

ce que nous savons de plus précis sur lui. Pourquoi, lorsque Gesner dédiera en 1542 son triple opuscule à ses trois autres amis, il n'ajouta pas un quatrième morceau à l'adresse de Pacolet, je ne saurais le dire. Le temps, un sujet approprié, lui manquèrent peut-être?

Si Pacolet n'est pour nous plus guère qu'un nom, c'est qu'il n'a rien publié. Tandis que pour Jean Ribit, originaire du Faucigny (Joannes Ribittus Sabaudus), il reste de lui imprimés et manuscrits, grâce à quoi sa personnalité sympathique conserve encore quelque vie[93]. Ses ouvrages sont pour une part dus aux instances de Gesner. Celui-ci avait en 1546 entrepris de publier des *Sentences* des moines Antoine et Maxime, qui parurent chez Froschouer, in folio[94]; au texte grec relevé par Gesner fut jointe la traduction latine, pour laquelle des collaborateurs se chargèrent d'une part du travail: «Secundam vero ‚Antonii' Melissae partem et Maximi Locos Joan. Ribittus Sabaudus Latina fecit», précise Gesner dans la liste préparée par lui et que Simler a jointe à sa *Vita*. Dans le recueil manuscrit que la Bibliothèque Nationale de Paris possède de Ribit, nombre de lettres sont adressées à Gesner; et lorsque Ribit publiera, en 1545, à Bâle, une édition de Lucien et une traduction latine de quatre traités de Xénophon[95], il y était

[93] Voir HERMINJARD, aux Index; H. VUILLEUMIER I, 398s. et IV, Index; H. MEYLAN 1947, 43ss. et index. Je dois en outre au professeur H. Meylan, sur Ribit, nombre de renseignements utilisés ici.

[94] Je n'ai pas vu les Sententiae. M. H. Meylan me signale une éd. d'Anvers 1555: *S. Maximi philos. confessoris et mart. Loci communes...* Jo. Ribitto interprete, 380 p. Il y en eut une à Lyon, 1556, 552 p. *Sententiae ...ex sacris et profanis autoribus collectae...* (H. VUILLEUMIER, *Hébraïsants vaudois au 16e s.*, p. 63). — Dans sa préface, Gesner témoigne sa reconnaissance à Ribit, ce docte ami qui «mihi quasi Theseus accessit»; Schmiedel, I, p. VI, m.

[95] Cette éd. des œuvres complètes de Xénophon, par l'imprimeur bâlois Isengrin, au début de 1545, semble aujourd'hui fort rare; à la fin de la même année un autre imprimeur bâlois, Brylinger, en lança une réimpression. Les quatre traités dont Ribit fournit la traduction étaient les seuls à n'avoir jamais encore été traduits: *De vectigalibus, Hipparchicus, Symposium, De Athenensium republica.* L'Hipparque est accompagné par une Epitre dédicatoire de Ribit à noble et généreux Jean de Cojonay, seigneur

dès longtemps encouragé par Gesner: Donne nous donc — le presse-t-il en mars 1542 en lui dédiant son Proclus — un exemple de ton talent et de ton savoir, pour le grand profit des gens studieux; ainsi se perpétuera ton nom.

C'est Ribit qui prendra dans la chaire de grec de Lausanne, en février 1541 la succession de Gesner, après que Viret eut assuré l'intérim. Il ne la gardera toutefois que jusqu'en 1547, où il dut l'échanger contre celle de théologie; et lors de la crise de 1559 il fut de ceux que leurs tendances calvinistes amenèrent à démissionner. Il part alors pour Genève où il sera trois ans régent au collège: puis, Orléans l'ayant appelé à un poste de pasteur et de professeur d'exégèse biblique, c'est là qu'il passera ses dernières années et mourra en 1564. Ses études avaient commencé au collège de La Roche, près de Bonneville, en Faucigny, où Hubert Louis lui apprit le grec; il avait passé à l'université de Paris où il se lia avec l'orientaliste Guillaume Postel. Lors de son appel à Lausanne il était diacre et régent de Vevey.

---

de Montricher; il y raconte comment Gesner, chargé de ce travail mais ne disposant pas du temps nécessaire, avait engagé Isengrin à s'adresser à Ribit. L'imprimeur, toutefois, était si pressé que Ribit ne put achever que les trois premiers traités et dut se contenter de ne traduire qu'une partie de la République des Athéniens. D'où cette conséquence, que Brylinger, pour son édition, remplacera pour ce traité le texte incomplet de Ribit par une traduction, cette fois intégrale, due à Sébastien Castellion, prof. de grec à Bâle. Sur ce point, v. F. Buisson, *Sébastien Castellion*, 1892, II 83. La Bibl. de Berne possède un ex. de l'éd. Brylinger 1545, avec les trois traductions de Ribit et la quatrième de Castellion; la dédicace de Ribit à Cojonay est conservée à l'Hipparque.

Quant à Jean de Cojonay, Ribit le loue pour la noblesse de sa maison, sa rare connaissance des lettres, acquise à Dôle, Paris, Poitiers; sa bienveillance et sa générosité envers les étudiants; l'appui qu'il donne aux études; de quoi Ribit a lui-même bénéficié dès son arrivée à Vevey.

Par ailleurs, nous savons que les Cojonay étaient seigneurs de St. Martin du Chêne, lorsque Henri, frère aîné de Jean et l'un des chefs de la Ligue de la Cuiller, acheta Montricher en 1538, puis meurt sans descendance mâle. Jean rachète Montricher en 1542 mais ne tarde pas à le revendre à Amé Ravier, l'ex chanoine. Il meurt avant octobre 1545, endetté à son tour comme l'avait été son frère; peut-être victime de ses libéralités excessives? A-t-il encore pu lire l'élogieuse dédicace, et que l'on veut croire sincère, de son protégé reconnaissant?

C'est avec Ribit que Gesner entretiendra les relations les plus étroites et les plus suivies, comme en témoigne leur correspondance. En partie, on peut le penser, en raison de leur commun amour du grec. Peut être le fait que Ribit prit pour femme une Zuricoise, Agnès Rosin, y contribua-t-il aussi[96]? Il est d'autre part possible qu'en 1538 ou 1539 il ait passé quelques mois chez Gesner même; c'est du moins ce que conjecture Herminjard[97] à propos d'une lettre de Viret recommandant à Bullinger un «pius frater» dont il n'indique pas le nom mais dont les belles vertus ont gagné l'affection et le respect de tous; on ne saurait être plus doux, plus modeste, avoir moins de prétentions; à côté de son érudition biblique il est l'image même de la pureté et de la simplicité chrétiennes... Ribit n'avait d'ailleurs pas que Gesner comme ami à Zurich; il y avait séjourné chez Pellican[98] vers 1538.

Je n'ai vu aucun des ouvrages de Ribit[99] et ne serais d'ailleurs pas en mesure d'en apprécier la valeur. Il semble qu'on puisse penser que sa carrière d'helléniste a été trop souvent brisée et trop tôt interrompue pour qu'il ait pu donner sa pleine mesure. Je me demande même si les exigences d'une conscience impitoyable n'avaient pas pour effet de paralyser plutôt que de stimuler son activité. Ce serait du moins l'impression que me laissa la scrupuleuse minutie qui caractérise sa *Studiorum ratio*. Aussi rien ne m'a-t-il plus surpris que de rencontrer, sous la plume de Calvin, le reproche que Ribit aimait pratiquer la plaisanterie[100]; il est même doublement piquant de voir cette critique énoncée dans deux missives destinées à Viret, qui lui-même assaisonnait volontiers de ce sel ses écrits populaires. Ces lettres de Calvin ajoutent un

---

[96] Le mariage se fit en 1538 ou 1539, hors de Zurich, car il ne figure pas au registre de l'état civil, comme les Archives d'Etat ont bien voulu m'en informer (Dr. Hauser, 3 janv. 1951). Mme R. mourra le 5 juin 1555; elle donna à son mari au moins deux fils, Siméon et Jean (H. Meylan).

[97] V, No. 788, p. 311; du 15 mai 1539.

[98] Herminjard VIII, p. 332, No. 1223, du 22 avril 1543, Ribit à Pellican.

[99] La liste en est donnée par la *Biblioth. Gesner-Simler*, 1574, p. 409.

[100] *Opera* XI, 687, mars 1544; XI, 691, 25 mars 1544. «Je n'ai pas bien pu voir si Ribit plaisantait ou non...; il lui arrive assez souvent d'employer par plaisanterie des mots à double sens, je n'ai pu discerner si c'était en riant qu'il disait ce qu'il m'a dit...».

autre trait encore à la physionomie morale de Ribit: celui-ci était venu intercéder en faveur de Castellion, que Calvin venait d'obliger à partir de Genève, sans ressources et sans poste fixe, en attendant qu'il le poursuive avec une animosité croissante et qui ne connaîtra pas de relâche. Jusqu'à quel point Ribit partageait-il les idées de Castellion en matière d'exégèse, de dogmes, de discipline, de tolérance, nous n'en savons rien; probablement il restait là dessus fort réservé, si même il ne suivait pas Calvin jusqu'au bout; en effet, si ce n'eût pas été le cas, il n'eût jamais pu être agréé comme maître au collège de Genève ainsi qu'il le sera en 1559. Il nous plaît d'autant plus de le voir, guidé par sa générosité naturelle, aller plaider devant un juge implacable la cause du persécuté[101].

* * *

Une preuve visible et tangible des sentiments qui animaient Gesner à l'égard de ses amis lausannois leur parvient au printemps de 1542, un an et demi après le départ du professeur de grec et alors qu'il était définitivement établi à Zurich. C'est à la fois un retour sentimental sur le passé et un pas en avant sur la voie d'un avenir neuf. Sa forme: un recueil de trois dissertations mises du grec en latin, un petit in 8°, de 96 feuillets numérotés seulement sur la page de droite, comptant ainsi 192 pages, la dernière blanche. Pas de titre commun; les trois titres occupent ensemble la première page, comme le montre la reproduction ci-contre.

Le contenu nous retiendra peu. Notons du moins que l'esprit de ces trois pièces d'auteurs divers présente assez de points communs pour qu'elles ne souffrent point de se trouver si proches voisines.

Comme cela arrive souvent, les titres qui ouvrent chacun des

---

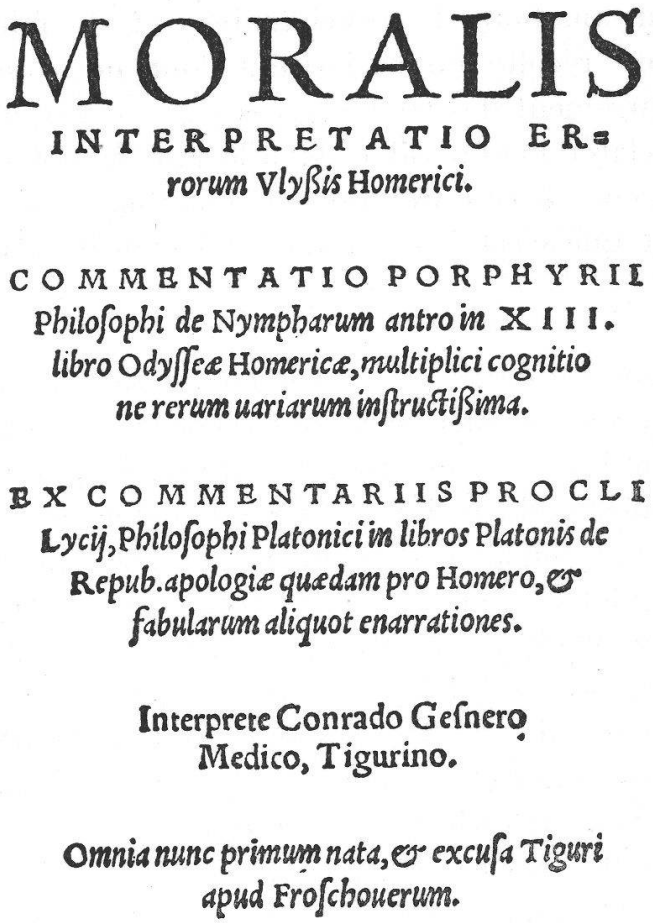
[101] Par les Actes du synode d'Orléans d'avril 1562, ms découvert par H. Meylan à la Bibliothèque de Rotterdam, nous voyons J. Ribit, fraîchement nommé à Orléans, sommé de signer la confession de foi et les articles de la discipline ecclésiastique; à défaut de quoi il sera renvoyé devant le consistoire... C'est donc qu'il était suspect aux tenants de la stricte orthodoxie; sa fidélité à la cause de Castellion n'avait ainsi pas changé (Lettre H. Meylan, 17 avril 1951).

trois morceaux différent, parfois assez notablement, de la forme sous laquelle ils figurent sur la couverture. Le premier, dédié à Viret, se termine à la page 15a; le second, à B. Comte, à la p. 31a; le troisième, à Ribit, à la p. 96a; ils ont ainsi 27 pages, 32 pages, 130 pages.

Le premier rapporte onze épisodes des *Errores* d'Ulysse (voyages, aventures, que l'allemand rend bien mieux par Irrfahrten, «errances» pourrions nous dire si le mot existait) et en offre l'interprétation morale, soit, comme le dit la dédicace à Viret, franchement chrétienne et adaptée à notre religion. Le second commente un incident concernant Ulysse enfin arrivé à Ithaque et trouve ainsi naturellement sa place à la suite des voyages. Quant au troisième, il embrasse en 27 chapitres tout un ensemble de fables antiques auxquelles, dès Platon, les philosophes ont reproché de n'être pas dignes des dieux et des héros dont elles content les aventures; il s'efforce d'en établir le sens véritable.

Les «voyages» d'Ulysse, tels qu'Homère les conte, ne doivent, suivant l'auteur anonyme de la *Moralis interpretatio*, point se prendre à la lettre. Le sage saura y voir les tribulations d'une âme humaine lancée dans des recherches et des expériences en toute sorte de domaines où elle eût mieux fait de ne pas s'engager. Sa curiosité malsaine, son abandon des sains principes, aboutissent à la ruine et condamnation des coupables — figurés par les compagnons d'Ulysse, qui périssent tous — et pour le héros qui seul en réchappe, à la leçon dont il avait besoin pour reprendre le bon chemin. «Probavi», dit Gesner de cette petite dissertation moralisante. C'est bien de la générosité de sa part. Si l'intention de l'auteur est honnête, l'exécution manque décidément de finesse et de chaleur.

La «*Lucubratio*» de Proclus sur les fables des poètes étend utilement la leçon des *Errores*. Là encore, ce n'est pas aux grammairiens qu'il y a lieu d'en demander le sens vrai, mais aux métaphysiciens et aux théologiens. Les premiers poètes furent aussi les premiers théologiens; il n'est que de les comprendre comme ils


MORALIS
INTERPRETATIO ER=
rorum Vlyſſis Homerici.

COMMENTATIO PORPHYRII
Philoſophi de Nympharum antro in XIII.
libro Odyſſeæ Homericæ, multiplici cognitio
ne rerum uariarum inſtructiſſima.

EX COMMENTARIIS PROCLI
Lycij, Philoſophi Platonici in libros Platonis de
Repub. apologiæ quædam pro Homero, &
fabularum aliquot enarrationes.

Interprete Conrado Geſnero
Medico, Tigurino.

Omnia nunc primum nata, & excuſa Tiguri
apud Froſchouerum.

Fig. 2. *Le recueil dédié aux amis lausannois.*
Reproduction du titre de l'exemplaire de la Zentralbibl. Zürich.
Les trois dédicaces sont toutes datées de Zurich, mars 1542.

doivent être compris. Proclus, ce dernier des néoplatoniciens de l'Académie d'Athènes, est pour cela un bon guide[102]. Les récits des poètes, si aptes à exercer une influence fâcheuse sur les jeunes gens, et à tout âge sur les esprits qui n'ont pas atteint la maturité spirituelle, font en réalité appel à nos plus hautes facultés, pour peu que nous les interprétions comme des symboles destinés à nous rapprocher du souverain bien. Ce que Proclus démontre en passant en revue des exemples concrets, qu'il discute avec une subtilité toujours nouvelle, usant d'explications symboliques iné-

[102] Gesner dit avoir par ci par là abrégé un peu son exposé.

puisables; un amateur de psychanalyse et de folklore y ferait une fructueuse récolte de curiosités. Pour ne noter qu'un seul exemple: le jugement des trois déesses par Paris, que chacun s'accordera à déclarer inadmissible dans le mot à mot de ses détails, doit nous amener à comprendre que l'homme voit s'ouvrir à lui trois voies et que c'est à son dam qu'il choisira l'amour sans la prudence...

Le Commentaire de Porphyre sur l'autre des Nymphes du livre XIII de l'Odyssée, est bien, comme Gesner le dit, plein d'un savoir étendu en nombre de domaines. Porphyre, le plus grand maître des néoplatoniciens du troisième siècle, le défenseur savant, subtil, convaincu et profondément religieux de l'hellénisme contre les chrétiens, si redouté d'eux qu'ils ont totalement détruit ses quinze livres *Contre les chrétiens* et même les réponses qui lui furent opposées, Porphyre se plaît ici à grouper, à propos de cette grotte mystérieuse, une suite d'allégories qui n'ont nulle attache ni avec Homère ni entre elles et n'aboutissent à aucune conclusion; si ce n'est que, sous la description homérique, doivent se cacher des mystères sans fin. Il ne s'étonne nullement d'assister au voyage des âmes qui descendent du ciel dans la génération, ou qui regagnent au contraire leur lieu d'origine; de se voir transporté aux deux portes du ciel par où elles montent et descendent, même à la voie lactée; de ce que Minerve est née de la tête de Jupiter, il déduit que l'univers n'est point le produit d'un hasard irrationnel mais l'œuvre achevée de la nature intelligente et d'une sagesse, distincte de lui mais toute proche, située qu'elle est à la tête du port universel[103].

En fait, la Grotte des Nymphes est celle dans laquelle Ulysse, déposé la veille, endormi, par les Phéaciens, sur le rivage de son

---

[103] Le texte grec se trouve dans *Porphyrii... opuscula selecta*, éd. A. Nauck, Leipzig, Teubner 1886; sur l'Antre des Nymphes, préface XI s. et texte 53—81. — Une trad. française par Jos. Trabucco, *Porphyre, L'antre des Nymphes*, a paru à Paris, E. Nourry, 1918, p. 3—33; suivi de: *Essai sur les grottes dans les cultes magico-religieux et dans la symbolique primitive*, par P. Saintyves, p. 35—260; (tirage limité à 360 ex.; se trouve à la BCU Lausanne). — Sur Porphyre, v. J. Bidez, *Vie de Porphyre*, Gand et Leipzig, 1913.

île d'Ithaque, cache à son réveil, avec l'aide de Minerve, les trésors reçus des Phéaciens. C'est de là qu'il va partir à la reconquête de son épouse et de son royaume.

«A la tête du port, un olivier s'éploie, et l'on trouve tout près la sainte grotte obscure et charmante des Nymphes qu'on appelle Naïades. On y voit leurs cratères, leurs amphores de pierre, où vient rucher l'abeille, et, sur leurs grands métiers de pierre, les tissus teints en pourpre de mer, que fabriquent leurs mains, — enchantement des yeux! — et leurs sources d'eaux vives.

«La Grotte a deux entrées: par l'une, ouverte au nord, descendent les humains; l'autre s'ouvre au midi; mais c'est l'entrée des dieux; jamais homme ne prend ce chemin d'Immortels»[104].

Qui désire voir au moins l'aspect de l'entrée de la caverne en trouvera l'image dans la grande édition illustrée de *Les Phéniciens et l'Odyssée*, de Victor Bérard[105]; pour lui, «chaque vers de l'Odyssée s'applique de lui-même à quelque détail du site réel». La porte qui s'ouvre à la descente des humains est bien, comme le dit le poète, tournée vers le nord. Elle donne sur une grande salle à la voûte cônique, aux parois tapissées d'eaux suintantes, qui les ont recouvertes de stalactites, «en coulées de miel blanc, en ressauts, vasques et bénitiers, en longs fils parallèles, séparés ou soudés, en nappes plissées ou droites; les dépôts calcaires ont vêtu les parois de leurs merveilleuses broderies, véritables ouvrages des Nymphes que l'on appelle Naïades, — je veux dire, des eaux coulantes et suintantes». . . Au fond de la grotte, vers le sud, un redan terminé par une fente étroite figure «cette porte divine où les mortels ne sauraient pénétrer, mais qui est le chemin des dieux»... Voilà ce que le savant voyageur constate de ses yeux. Quel contraste avec l'autre voyage, en esprit celui-là, auquel nous conviait Porphyre, nous conduisant aux deux points extrêmes du ciel, ces deux portes par où descendent et montent les âmes...[106].

---

[104] *L'Odyssée*, texte et trad. de Victor Bérard, Paris, Ed. des Belles Lettres, 3ème éd. 1939, tome II, 140; livre XIII, vers 102—112.

[105] A. Colin, Paris 1903, II, p. 508, fig. 114; pour les cartes, fig. 97, p. 455, fig. 98, p. 463; texte et description de la grotte, p. 140ss., 467ss., 508ss.

[106] P. Saintyves (soit Emile Nourry), dans son *Essai sur les Grottes* cité

Tel est en substance le triple don que Gesner, devenu docteur en médecine et établi à Zurich, dédie à ses amis en souvenir de ses années de Lausanne. Il témoigne combien ces réformés de la première heure sont attachés à l'étude des textes anciens, combien vif leur besoin de creuser jusqu'aux fondations, de retrouver les sources primitives afin de rendre à leur flot sa limpidité originelle en le débarrassant du limon accumulé au cours des âges. De ce qu'a pensé l'antiquité rien ne doit se perdre avant d'avoir été examiné, pesé, jugé, si possible utilisé. La dédicace à Ribit l'atteste explicitement: «Si j'ai désiré réunir ces trois ouvrages, c'est pour mettre en lumiére la profonde sagesse d'Homère, autant qu'elle fut permise à un païen, sa vraie philosophie, en matières tant divines qu'humaines»... Il est intéressant pour nous de voir combien l'intensité du sentiment religieux, qui n'était pas moindre chez les néoplatoniciens du troisième siècle que chez les partisans de la foi nouvelle au seizième, amène les uns comme les autres à juger de façon analogue les problèmes d'ordre moral que soulevaient certains textes. Si le jugement de Paris, ou le mythe présentant Jupiter puisant indifféremment, pour les distribuer aux humains, dans un tonneau le bien et dans l'autre le mal, choquaient déjà les consciences délicates de l'antiquité, des difficultés non moindres commençaient à troubler les exégètes réformés: que penser du Cantique des cantiques, peut-on voir dans le livre d'Esther autre chose qu'une fiction?

Pour les uns comme les autres, décidés à ne rien abandonner du patrimoine traditionnel auquel ils sont trop fortement attachés, et qu'ils veulent incorporer à l'ensemble de leurs conceptions morales, il ne reste que le recours à l'interprétation symbolique.

4. *Travaux personnels*

De tous les ouvrages publiés par Gesner, un seul porte la date de 1540 et se trouve ainsi directement attribué à sa période lau-

plus haut, recueillant de toutes parts ce qu'une érudition étendue lui a permis de rassembler sur le rôle symbolique des grottes, tant chrétiennes que païennes, ne s'attarde pas à celle d'Ithaque.

sannoise. Mais nous avons là dessus mieux que les dates que les imprimeurs mettaient, ou omettaient, sur les titres: le témoignage de l'auteur lui-même, soit dans la *Bibliotheca* de 1545, soit dans l'*Epistola ad Turnerum*, la bibliographie qu'il fournit en automne 1562 à son ami anglais William Turner et que Simler publia avec la *Vita*. Il en ressort qu'avant Lausanne Gesner avait, en 1537, pour la première fois abordé la presse, en fournissant à un imprimeur bâlois une masse de notes, fruit d'un *labor maximus*, destinées à augmenter un dictionnaire gréco-latin en réimpression. Premier contact malheureux et dont l'échec sera longtemps regretté: l'imprimeur, — négligence ou malice? — n'utilisa qu'une fraction infime de ce matériel, puis mourut et le manuscrit ne put se retrouver. Il y avait là de quoi nourrir bien des récriminations.

Mais aussi, et c'est ce que fit Gesner, un aiguillon à recommencer pour mieux réussir. Résumons les confidences dont il accompagne la description des cinq volumes écrits par lui à Lausanne: Je confesse, dit-il, qu'ils n'ont pas été amenés à la perfection qui eût été possible si j'avais eu plus de temps. Mais, *coactus a magnis deabus Inopia et Necessitate*, pressé par le besoin, je devais recourir à ma plume pour mon pain quotidien et subir en plus les exigences des éditeurs. Cela me dispense de rougir des imperfections de mon œuvre, sachant d'autre part que dans tout ce que j'ai entrepris il y a quelque chose de mieux que chez ceux qui m'avaient précédé[107].

Entre vingt et un et vingt-quatre ans, et tout en enseignant le grec, Gesner tire ainsi, de ses lectures surtout, mais aussi de ses observations sur la flore, la matière de quelque 1400 pages qui vont s'imprimer de 1540 à 1542. Les titres sont ici reproduits en facsimilé, grâce à l'obligeance de la Zentralbibliothek de Zurich et de la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne[108].

---

[107] *Bibl. Univ.* 180b. — *L'Epistola* note encore deux ouvrages, plus ou moins mûris, dont les éléments furent préparés vers ce temps là mais qui n'ont pas vu le jour: un No. 4, alium de ceteris simplicibus medicamentis libellum nondum edidi (aussi mentionné *Bibl. Univ.* 181a); et No. 15, Quaestiones Homericae, tirées de Porphyre, et autres morceaux.

[108] Je les place d'après les dates de publication, données soit au titre, soit par Gesner, un en 1540, deux en 1541, deux en 1542. Il n'est pas certain

On pourra aisément, en consultant la *Bibliotheca*, *l'Epistola*, ou les bibliographes ultérieurs, voir comment ces titres ont varié au cours des temps. Gesner lui-même, pour ces écrits qu'il connaissait mieux que personne, ne se faisait nul scrupule d'abandonner la lettre du titre initial pour la remplacer par une forme quelconque qui présentât le même sens. Je me borne à quelques remarques à cet égard: Bibliotheca et Epistola mentionnent, au premier ouvrage, en plus des deux mémoires gesnériens, un *Actuarius de compositione medicamentorum* qui ne figure pas à notre titre. C'est qu'il n'est pas de Gesner; l'imprimeur, pour donner plus de corps à son volume, a joint les deux Gesner au livre d'Actuarius, texte latin qui ne fait que reproduire la version de Ruelle parue l'année précédente à Paris. — Notre No. 2 porte dans la *Bibliotheca* et l'*Epistola*, et dès lors, un titre explicatif et descriptif détaillé, *Enchiridion... ordine alphabetico... in gratiam medicinae candidatorum*, etc., etc., alors qu'à l'origine il se contentait d'être une *Historia plantarum et vires...* — Au 3e ouvrage, la troisième pièce, la *Sylvula Galeni experimentorum...*, «Recueil» d'observations, se verra fréquemment muée, déjà dans la Bibliothèque Gesner/Simler et jusqu'à aujourd'hui, en *Symbola*, qui n'a aucun sens. — A la première pièce du même volume, les Urines d'Actuarius, les bibliographes modernes impriment, souvent sinon toujours, «de urinarum *indiciis*», alors qu'il faut *judiciis*; confusion facilitée par les textes anciens qui utilisent i là où nous préférons j[109].

L'ensemble de ces dix monographies réparties en cinq volumes

---

que cela corresponde à l'ordre dans lequel les manuscrits ont été composés; ainsi dans la dédicace du No. 2, Gesner mentionne comme déjà prêt le *Catalogus* (No. 4). Ce même No. 2, *Historia plantarum*, pourrait bien avoir été le dernier rédigé des écrits lausannois, entre mai et juillet 1540, entrepris comme il le fut à la suggestion de Clauser, que Gesner avait visité pendant les vacances de printemps *(Epist. dedic.)*. Il parut pourtant l'un des premiers.

[109] Même la *Bibliotheca Osleriana*, 630, se permet cette coquille, bien qu'elle possède l'exemplaire donné par Gesner au Dr. Christoph Clauser, de Zurich, son maître et ami, qui avait fort contribué à l'orienter définitivement vers la carrière médicale et auquel il devait d'avoir entrepris l'*Historia plantarum*.

SVCCIDVORVM
MEDICAMINVM TABVLA,
quorum usus habetur reciprocus,
Græcè & Latinè.

EADEM E GALENI, DIOscoridis, Aëtij, & Paulí Aeginetæ libris passim excerpta, & in unum diligenter conscripta, nuncq; primum in lucem edita.

PER CONRADVM GESSNERVM TIGVRINVM.

Vnà cum Indice locupletißimo.

No. 1. *Succiduorum medicaminum tabula* [etc.]. Zentralbibl. Zürich, 5. 413c. Robert Winter, Bâle, 1540; 8°, 89 p. + 5 p. index + 1 f., soit 96 p. Pas de dédicace. Imprimé avec Actuarius, *de compositione medicamentorum*.

est consacré aux remèdes «simples»[110], envisagés sous des points de vue divers: listes de plantes, de remèdes, de succédanés, les noms en quatre langues, application des drogues. La dédicace du dernier volume *Apparatus et delectus*, déclare expressément la permanence du propos de l'auteur au cours de ces œuvres multiples: fournir aux officines des «seplasiarii» et des pharmacopoles un guide qui leur permette de se constituer correctement[111].

[110] Une seule exception, le résumé des Urines d'Actuarius, dans le *Compendium*, No. 3. Rédigé depuis longtemps, Gesner décida au dernier moment de le joindre à la Thérapeutique de Galien suivant les organes malades; ainsi le raconte *Bibl. Univ.* 181a.

[111] Gesner n'emploie pas *apothecarius* dans ses dédicaces, Probablement il estimait le sens du mot trop extensible, pas assez strictement médical

Trois imprimeurs ont mis, ou auraient pu mettre, leurs noms aux titres; aux deux premiers le bâlois Robert Winter, aux deux suivants le zuricois Christoph Froschauer, au dernier les frères Frellon à Lyon. Tous des hommes qui se sont fait un nom et ont joué un rôle marqué dans le mouvement des idées de la Réforme et la diffusion des bonnes lettres. Robert Winter n'a-t-il pas à son actif trois ouvrages de Calvin, l'*Institution chrétienne* (mars 1536), les *Epistolae*, le *Catéchisme latin* (1538); c'est chez lui que devait paraître en 1539 la deuxième édition de l'Institution, ce qui, par sa faute, n'eut pas lieu. Vésale aussi recourut à lui pour ses deux premiers ouvrages, de 1537 et 1539. Il était beau frère d'Oporin; associés avec Balthasar Rauch (Lasius) et Thomas Platter ils avaient racheté l'imprimerie de Cratander. L'association ne dura pas. Comme Platter le rapporte, Winter n'entendait rien au métier et borna son rôle à celui de bailleur de fonds[112]. Christoph Froschauer, au travail dès 1521, mourra de la peste au printemps 1564; il imprimera pour Gesner non seulement ces écrits du début mais les plus beaux produits de sa plume savante, Bibliothèque, Pandectes, Histoire des animaux avec sa riche illustration, etc., etc.; et d'autre part les œuvres de Zwingli, la belle Bible de Zurich témoignent de son habileté et de sa conscience[113]. Quant aux frères Frellon, Jean, libraire avant tout, était fixé à Paris après avoir été commis du libraire bâlois Conrad Resch (ou Rösch); tandis que François était établi à Lyon, «A l'écu de Cologne», comme l'indique notre titre. Ils avaient de fréquents rapports de commerce avec Bâle et la Suisse protestante; c'est par là sans

---

comme le sont les deux autres. Il y avait alors trois siècles que des apothicaires sont attestés à Lausanne, leurs noms connus, et parfois aussi les remèdes fournis par l'un ou l'autre. Mais dans l'ensemble nous ne savons que très imparfaitement quels objets autres que des remèdes pouvaient entrer dans leur commerce. Tandis que seplasiaires (droguistes) et pharmacopoles ne laissent place à aucun doute, ce sont des spécialistes.

[112] Voir HERMINJARD IV, 207; V, 211, 214, 227. — La *Vie de Thomas Platter*, éd. Bernus-Bridel, Lausanne 1895, p. 171ss., donne des détails pittoresques qui illustrent certains côtés de l'entreprise. Winter ne s'y était lancé que pour faire plaisir à sa femme, jalouse du luxe qu'étalaient les femmes des grands imprimeurs. Au lieu de quoi Winter se ruina.

[113] DHBS III, 281, donne son portrait.

HISTORIA PLAN

TARVM ET VIRES EX
DIOSCORIDE, PAVLO AEGI
neta, Theophraſto, Plinio, &
recentioribus Græcis, iu-
xta elementorum
ordinem,

PER CONRADVM GES-
nerum Tigurinum.

Vna cum rerum & uerborum locuple
tiſſimo Indice.

BASILEAE
APVD ROBERTVM
VVYNTER
1541.

No. 2. *Historia plantarum et vires* [etc.]. B. C. U. Lausanne, P 1542. Robert Winter, Bâle, 1541; 8°, 8 + 281 p. + index 15 p. non numérotées, soit 304 p. Dédicace à son ami Henri Billing, de Bâle; datée de Lausanne, 9 août 1540, 5 p. Autres éditions, Venise 1541 Melchior Sessa; Paris 1541 Joann. Lodoicus Tiletanus.

doute que Gesner dut connaître leur nom avant de prendre personnellement contact avec François Frellon. C'était au début de 1541, alors qu'il rentrait à Bâle après son séjour à Montpellier, en compagnie du botaniste et voyageur Leonard Rauwolf avec lequel il avait herborisé autour de Montpellier. Frellon reçut des mains de son visiteur le manuscrit qui paraîtra imprimé l'an suivant[114].

Malgré les défauts que leur auteur reconnaît à ses œuvres de jeunesse, il peut en 1545 se rendre impartialement le témoignage qu'elles ont aussi leurs qualités. De l'*Historia plantarum* il estime qu'aucun autre ouvrage sur le même sujet n'est aussi complet — par le nombre des plantes citées — et en même temps plus bref et meilleur; même si Oribase, qu'il a vu en 1544 en manuscrit à Venise, vient à être imprimé, il ne saurait rendre aux étudiants les mêmes services que la petite Historia[115]. *L'Universa doctrina Galeni*, dont il tire les remèdes à appliquer dans les diverses maladies, allant de la tête aux pieds, est un *opus vere aureum*[116], ce qui doit sans doute se retrouver en quelque mesure dans l'exposé résumé et mis en ordre. Le *Catalogus* quadrilingue est «le plus complet de tous ceux qui ont paru jusqu'ici, et nomme un grand nombre de plantes qui n'ont jamais encore été mentionnées dans un ouvrage imprimé et qui sont ici recueillies pour la première fois par nos soins[117]. Les trois morceaux édités par les Frellon contiennent quantité de renseignements rendus publics pour la première fois, absolument indispensables aux médecins comme aux pharmacopoles[118]. Autant de mérites que l'auteur peut revendiquer à juste titre. Aussi bien l'*Historia plantarum* a-t-elle connu, l'année même de sa publication à Bâle, deux nouvelles éditions, l'une à Venise, en petit format fort commode pour un manuel[119],

---

[114] HANHART, 84, prénomme Jean l'imprimeur lyonnais; à tort, je crois. Voir HERMINJARD, V. 7. La dédicace de Gesner est datée de Lyon, en voyage, 13 janvier 1541.

[115] *Bibl. Univ.* 181a.

[116] Titre du No. 3.

[117] *Bibl. Univ.* 181b.

[118] Titre du No. 5.

[119] *Bibl. Univ.* 181a.

COMPEN=

DIVM EX ACTVARII

Zachariæ Libris De differentijs urinarum, iudicijs & præuidentijs.

VNIVERSALIS DOCTRI*na Claudij Galeni Pergameni de compoſitione pharmacorum ſecundum locos affectos à capite ad calcem, particularibus medicamẽtis remotis. Opus medicum, practicum, ucrè aureum, & poſtremæ lectionis.*

SYLVVLA GALENI EXPE*rimentorum, Et aliorum aliquot.*

Omnia per CONRADVM GESNE RVM Medicum Tigurinũ in ſtudioſorum gratiam congeſta. Nunc primum nata & ædita.

TIGVRI APVD CHRI=ſtophorum Froſchouerum.

1. R. CYCI R. D.

No. 3. *Compendium ex Actuarii... libris de differentiis urinarum* [etc.]. Zentralbibl. Zürich I H 1004. 8°, Zurich, Christ. Froschauer 1541; 7ff. + 183ff., soit 380 p. Dédicace, sans lieu ni date ni signature, 3 p., au médecin espagnol Petrus Jacobus et Stephanus, que Gesner a connu à Montpellier.

l'autre à Paris[120]. Le *Catalogus* reparaît en 1549[121]; enfin Venise reprend, la même année qu'il a paru à Lyon, le texte donné aux Frellon[122]. L'approbation du public n'a ainsi pas fait défaut aux écrits du jeune érudit.

Pour le débutant qu'est Gesner, muni d'une forte culture classique mais autodictate en médecine, où il s'instruit par la lecture, sans contact avec des malades, l'art de guérir ne pouvait manquer de présenter avant tout un caractère d'érudition livresque. Peut être est-il permis de se demander si ses relations affectueuses avec l'habile praticien qu'est Béat Comte ont contribué à élargir quelque peu cette conception trop étroite. A Montpellier même, c'est à peine si Gesner visitera des hôpitaux; un peu d'anatomie et de botanique, voilà tout ce qu'il estime y avoir gagné; ce qu'il y cherchait, et ne trouva pas, c'était un maître disposé à le loger et à lui donner de son temps pour de savantes discussions de textes. Ce ne sera qu'après son établissement à Zurich qu'à ces solides fondations théoriques viendront s'ajouter les expériences de la pratique. Il n'est pas surprenant qu'avec pareille préparation il voie en Galien l'interprète définitif d'Hippocrate, le sommet de la médecine ancienne, l'oracle qu'il faut consulter avant tout. Comme Haller le condense dans une formule frappée comme une médaille, Gesner, *vir summus... pertaesus imbellis sui aevi medicinae, ad mascula auxilia veterum medicos revocavit*[123]. Seulement, ces «mascula auxilia» n'ont rien de définitif; il faut commencer par les connaître, établir des textes corrects, les comprendre; après quoi c'est aux jeunes de les compléter et développer. De même pour Dioscoride, qu'au 16e siècle encore beaucoup considéraient comme le maître omniscient et infaillible, dont il devait suffire de retrouver les plantes, n'importe où, pour connaître de la botanique médicale tout ce qu'il en fallait savoir. Par les expériences de toute sa vie laborieuse, Gesner va montrer que le savoir puisé dans le passé n'est qu'un point de départ; il ne man-

[120] *Dict. histor. Dezeimeris* II 354.

[121] Si nous en croyons Haller, *Bibl. botan.* I 287; accompagnant une éd. de Dioscoride, à Francfort.

[122] *Bibl. Univ.* 181a.

[123] *Bibl. med. pract.* II 52.

CATALOGVS

PLANTARVM LATINÈ, GRAECÈ, Germanicè, & Gallicè.

ΠΊΝΑΞ ΦΥΤΩ̂Ν, ΛΑ̈ΤΙΝΙΣΤῚ, ἙΛΛΗΝΙσὶ, γερμανικῶς, καὶ κελτικῶς.

Namenbüch aller Erdgewächsen/ Latinisch/Griechisch/Teütsch/ vnd Frantzösisch.

REGESTRE DE TOVTES PLANtes en quattre langues, Latin, Grec, Aleman, & Francoys.

Vnà cum uulgaribus Pharmacopolarum nominibus.

EN *tibi candidißime Lector, ſtirpium interpretationem, ſupra omnes omnium hactenus de re herbaria libros locupletißimā inſtructißimamq́;, in qua non ſolum omnia recte antehac ab alijs ſcripta breuiter continentur, ſed permulta prius à nemine tradita, uel nunc primum inuenta, clariſsime docentur.*

ADIECTAE SVNT ETIAM HERBArum nomenclaturæ uariarum gentium, Dioſcoridi aſcriptæ, ſecundum literarum ordinem expoſitæ.

Authore Conrado Geſnero Tigurino.

TIGVRI APVD CHRISTOPH. Froſchouerum. Anno M. D. XLII.

No. 4. *Catalogus plantarum* [quadrilingue], [etc.]. Zentralbibl. Zürich 5. 183. 1. Zurich, Chr. Froschauer, 1542, in 4°, 4ff. + 162ff., soit 382 p.; dédicace, 5 p., à son maître J. J. Ammann, à Zurich; sans lieu ni date ni signature. Réimprimé 1549 à Francfort avec un Dioscoride.

quera pas une occasion de l'approfondir, de le développer, arrivant au besoin à des conclusions complètement insoupçonnées de l'antiquité, comme ce fut le cas en botanique surtout.

Ce qu'un quart de siècle de travaux incessants va ensuite permettre à Gesner d'ajouter au capital antique ou de fournir de son propre fonds, Lausanne en a été le berceau heureux. C'est là qu'il jeta les bases de sa connaissance approfondie de Galien, qui lui vaudra de fournir, en 1561/62, à la belle édition in folio des *Opera* donnée par Froben, préface, sommaires, dissertation critique sur les divers livres et les éditions, avec une vie de Galien; contributions qui firent apprécier cette édition comme bien supérieure à toutes les précédentes. Le *Catalogus* de 1542, de son côté, atteste le goût de Gesner pour la linguistique comparée, qu'il poussera plus tard si loin et de façon si originale, l'un des premiers pionniers dans ce domaine comme dans tant d'autres. Comme en lexicographie: lorsqu'une classification rationnelle n'est pas encore possible, il s'en tient au classement alphabétique (comme il le conservera pour sa grande Histoire naturelle des animaux); ainsi l'*Historia plantarum*, quoique destinée à l'usage sur le terrain, est un dictionnaire; on a vu que déjà avant de venir à Lausanne il avait collaboré à un dictionnaire grec-latin; par la suite il continuera à apporter à ce genre d'ouvrages d'importantes contributions, dont la *Bibliotheca Universalis* est un magnifique exemple, en même temps qu'un modèle, en bibliographie[124], qui n'a sans doute jamais été égalé par aucun de ses émules, à son âge, vingt-huit ans. S'il n'a rien rédigé de ce volume à Lausanne, les matériaux s'en accumulaient lentement dès son année de Paris où il se livra, il le confesse, à des débauches de lectures. Qu'enfin Lausanne a procuré à ses études sur la flore un théâtre qu'il a abondamment exploré, nous le savons. A son esprit d'investigation qui pousse des tentacules en tous sens, à sa volonté méthodique de rendre public ce qu'il apprend et ce qu'il découvre, notre ville a manifeste-

[124] Ses successeurs ont été unanimes à voir en lui le plus éminent des maîtres, en même temps que le «père de la bibliographie», comme Osler le baptise (*Biblioth. Osleriana*, No. 623). L'hommage, toutefois, le plus inattendu qui lui ait été rendu a été la mise à l'Index de la *Bibl. Univ.* en 1667 (*B. Osler*, No. 7125).

APPARATVS
ET DELECTVS SIMPLICIVM MEDICAMENTORVM.

*

DE COMPOSITIONE
Medicamentorum ſecundum Genera,
EX PAVLO *Aegineta.*

DE COMPOSITIONE
Medicamentorum ſecundum Genera vniuerſalis methodus, ex
GALENO.

*

OMNIA nunc primùm ædita, cùm Medicis, tum Pharmacopolis omnib. apprimè neceſſaria, Auctore
CONRADO GESSNERO Tigurino.

Lugduni,
Sub ſcuto COLONIENSI, *apud Ioannem & Franciſcum Frellonios, fratres.*
1542

No. 5. *Apparatus et delectus simplicium medicamentorum* [etc.]. Zentralbibl. Zürich A W 661. 8°, Lyon 1542, Jean et Frs. Frellon frères; 10ff. + 276 p., soit 296 p.; réimpr. Venise 1542 de Nicolinis. Dédicace 6 p., de Lyon, en voyage, 13 janv. 1541, au médecin de Zurich Christoph Clauser.

ment offert des conditions satisfaisantes; les ouvrages nés alors ne sont que les prémices des riches récoltes futures en nombre de domaines variés.

D'ailleurs, si Gesner, lorsque l'occasion s'en présente, témoigne du bon souvenir qu'il conserve de ces années, il faut y voir d'abord une marque de son heureux caractère, fidèle autant que généreux. Il ne saurait y avoir de doute que bien des choses ont dû lui peser dans la petite ville à peine sortie de son apathie séculaire à l'égard d'une culture vivante et solide. L'écart entre le niveau intellectuel de Lausanne et celui des villes que Gesner connaissait en Suisse ou en France, était trop grand pour ne pas être ressenti; une lettre de Viret, qui se termine précisément par des salutations à Gesner, donne la mesure de l'humiliation qu'en ressentaient les meilleurs enfants du pays: Stumpf venait de passer à Lausanne, comme il le fit partout en Suisse, pour y consulter les archives, en vue de sa fameuse Chronique illustrée de la Confédération. Viret, qui l'avait aidé dans ses démarches, se désole de n'avoir pu lui être que d'un si petit secours: «On ne saurait voir des hommes plus négligents que les nôtres, ou qui méprisent autant les «bonae artes»[125]. Pour être juste, reconnaissons qu'à l'indolence satisfaite héritée des temps de l'épiscopat s'était ajoutée l'intervention des troupes de Messieurs de Berne à l'occasion des guerres de Bourgogne; elle n'avait pas précisément contribué à la conservation en bon état des archives lausannoises. Maintenant, Berne travaille activement dans un sens meilleur, et au cours de ses années lausannoises Gesner fut un des bons ouvriers de ce bienfaisant renouveau.

---

[125] Herminjard IX, No. 1392, Viret à Gwalter, 5 sept. 1544. La Chronique de Stumpf paraîtra en 1547/48 chez Froschauer à Zurich.